

150

J.-F. LOUIS MERLET

3^{fr.}
50

507-

L'Aventure au Soleil

donc 507-

BIBLIOTHEQUE ALEXANDRE FRANCONIE



20057144

1931

“ Les Maîtres de la Plume ”

Editions Baudinière

27 bis, rue du Moulin-Vert, 27 bis

Paris

M.AG
7193

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

Aventures Maritimes et de ports

L'AVENTURE AU SOLEIL

LES MAITRES DE LA PLUME

Impression sur papier grenu teinté

— *Illustrations sur bois gravés* —

Chaque volume..... **3 fr. 50**

- HENRY BORDEAUX... *Le Paon blanc*
de l'Académie Française. illustrations de F. Jobbé-Duval
- — *Les Cloches intérieures*
illustrations de Claudel.
- COLETTE..... *La Retraite sentimentale*
illustrations d'André Guillaume.
- ANDRÉ DAHL..... *Le Soleil ne se leva pas*
illustrations de Raoul Guérin.
- MAURICE DEKOBRA... *Prince ou Pitre*
illustrations d'André Guillaume.
- ROBERT DIEUDONNÉ. *Marion Desroses, Courtisane*
illustrations de Robert Lenoir.
- LOUIS FORSTNER..... *L'Amour et le Naïf*
illustrations de Macheferit.
- LÉON FRAPIÉ..... *Scènes inédites de la Malernelle.*
illustrations de P. Dimitrow.
- JOSÉ GERMAIN..... *A l'Ombre des Tombeaux*
(La Vestale du Gange)
illustrations de Pierre Lissac.
- LOUIS LÉON-MARTIN. *Tuvache ou la Tragédie Pastorale*
illustrations de Claudel.
- GASTON RIOU..... *La Vie de Jean Vaucanson.*
illustrations de Claudel.

741 / J.-F. LOUIS MERLET

L'AVENTURE AU SOLEIL

(L'Or, la Mer et le Sang)



“ LES MAITRES DE LA PLUME ”

Série B

ÉDITIONS BAUDINIÈRE

27 bis, Rue du Moulin Vert — PARIS (14^e)

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS BAUDINIÈRE

Vingt Forçats.

DIVERS

En Dérive.

La Chanson des Mendiants

La Tragique Aventure.

Au Seuil des Temples.

Nitokris.

Le Visage de Machiavel.

Pourriture dorée.

La Main au Collet.

La location de ce livre est interdite jusqu'au 1^{er} août 1932, sauf accord spécial avec les Éditions Baudinière. Les infractions seront poursuivies.

Copyright by Editions Baudinière Paris 1931.

Tous droits de reproduction, traduction et toutes adaptations y compris le théâtre, la cinématographie et la T. S. F. réservés pour tous pays, même l'U. R. S. S.

Le 8. 37

F. Gaudin

741

LE BATEAU SANS EQUIPAGE



Trois ans après la guerre, au retour d'une lointaine randonnée, mes compagnons et moi primes place à bord d'un trois-mâts, barque de pêche faisant escale à Madère, à destina-

tion de Lisbonne, Bordeaux et Nantes, où nous devons nous arrêter.

Nous étions à l'île Verte depuis une quinzaine de jours. Nous venions des Antilles, lestés, les uns de regrets, les autres de butin conquis, à quel prix, sur les plantations ou dans les mines, mais tous ayant laissé au tripot des sommes assez importantes.

Le plus sage était de rentrer en Europe et c'est la *Belle-Etoile* qui nous offrit un voyage peu coûteux, s'il n'était pas du dernier confort. Le capitaine Mahioux, de Saint-Nazaire, était un bon vieux marin qui comptait dix-huit tours du monde à la voile, et l'équipage de braves gars rudes, d'accueil loyal.

Entre gens d'aventure, on fraternisa vite et le soir, sur le pont arrière, alors que le bateau filait doucement, tous assis en rond devant une rasade de vin chaud, nous bavardions jusqu'à la relève du premier quart.

Jean-Marie Pendeuc, natif de Brest, fut pris de fièvre avant notre arrivée à Bordeaux. Il grelotta pendant trente heures, puis mourut sans que l'on sût de quelle maladie. L'homme était brisé par une existence de trimard à travers toutes les routes maritimes, usé par l'alcool aussi.

Après les tristes cérémonies d'usage, si simples, renvoyer le corps au pays où une fille de Pendeuc tenait cabaret, on dut pourvoir au remplacement du disparu.

Mahioux, patron du bord, s'aboucha avec quelques chautiers qui radoubaient et, le soir même, il ramenait à l'échelle de la *Belle-Etoile* un gaillard aux yeux clairs et aux crins blonds, taillé en hercule. Il répondait au nom de Croid, Norvégien, disait-il, mais venu très jeune en France.

Il avait fait les mers du sud, le Pacifique, l'Extrême-Orient et la grande pêche à Terre-Neuve.

Encore un « bourlingueur » qui vagabondait encore, à 40 ans. En outre, un sinistre ivrogne. On s'en aperçut dès le lendemain, pendant que l'on achevait le débarquement du navire.

Croid avait travaillé comme un fou déchainé. L'alcool le surexcitait. Il lançait à tous des regards chargés d'ironie ou de haine.

Le capitaine Mahioux le fit appeler pour le morigéner. Il y eut discussion, presque querelle.

Le chef menaça Croid de le débarquer. L'autre se calma.

Les camarades lui firent comprendre que ses façons ne cadreraient pas avec les habitudes du bord.

Le soir, raide et ivre, de cette ivresse qui n'abat pas l'individu, mais, pour un moment, semble décupler ses forces, ses facultés de mémoire et le prédisposer aux pires aveux sur le passé, Croid se joignit à nous. Chacun, tour à tour, évoquait des souvenirs. Et, brusquement, il prit la parole.

— Ce que vous racontez n'est rien à côté de ce que j'ai vu et de ce que j'ai fait. C'est depuis la terrible histoire que je me saoule. J'ai gardé le secret pendant trois ans. Je préfère tout dire. J'en ai assez... L'angoisse et le remords m'étouffent.

Il y eut un silence. Le second lui dit :

— Le capitaine s'approche. Si c'est grave, fais-toi!

— Au contraire, il faut qu'il entende!

Quand il fut près du cercle, maître Mahioux questionna:

— Qu'y a-t-il? Croid est-il plus sage?

— Très sage et il veut vous dire une petite histoire, répondit le matelot.

— J'écoute...

— En 1918, après l'armistice, j'ai fait la grande pêche sur les bancs de Terre-Neuve. C'est un pays curieux. On s'y livre aujourd'hui à deux trafics : la morue et l'alcool.

« Le soutier d'un cargo allemand, ancré à Saint-John, et qui faisait la contrebande du gin, whisky et liqueurs, éveilla ma convoitise.

« Il m'apprit qu'il manquait du monde à bord. Le lendemain, j'embarquai. »

Le capitaine Mahioux intervint :

— Vous avez été pourvoyeur de l'Amérique! C'est banal comme un jour de houlé.

— Pardon, riposta Croid, attendez la fin.

Et haletant, comme s'il vivait une seconde fois l'heure tragique, le « nouveau », sans s'arrêter, débita cette histoire étrange et vraie, car on put en vérifier, plus tard, l'exactitude :

— Quand le cargo quitta Terre-Neuve, il fut pourchassé par des vedettes américaines qui fouillaient les côtes, les services spéciaux ayant signalé la présence de navires d'alcool, parmi lesquels le *Kaiser* où j'étais enrôlé et que montait un équipage de forbans. Le capitaine, désespérant de pouvoir livrer la précieuse cargaison, après deux mois de croisière vaine, décida un coup de force. Nous ne savions pas, naturellement, en quoi il consistait, mais nous fûmes vite fixés... Nous rencontrâmes un voilier norvégien qui faisait route pour le nord, porté par les courants. On stoppa. Quelques signaux invitèrent la goélette à venir vers nous. Notre capitaine monta à bord, suivi de vigoureux camarades dont j'étais, et proposa à son collègue de lui vendre sa cargaison d'alcool. Le Norvégien refusa. Il coupa court à la conversation. Des mots aigres furent échangés. Il y eut bataille et l'équipage fut vite réduit

à l'impuissance. Nous ligotâmes quatre hommes et le capitaine. Les autres se réfugièrent dans la cale pendant que nous disions aux autres marins du cargo de se hâter pour nous prêter main-forte. Le combat redoubla. Deux Norvégiens furent tués. Que fallait-il faire? Si nous laissons un seul témoin, nous étions perdus par une dénonciation certaine...

— Alors? demanda le capitaine Mahioux, absolument atterré.

— Alors? On les tua tous! On fit une bonne prise, car la visite du voilier fut fructueuse. On jeta les cadavres en pleine mer. On remit tout en ordre à bord. On leva l'ancre après avoir cargué les voiles et on laissa flotter...

« A quelque temps de là, nous abordions aux Açores. En cours de route, des scènes scandaleuses, des batailles se produisirent. Chacun discutait sur sa part de butin. L'équipage, au complet, se sépara du *Kaiser*. Nous étions tous solidaires. On garda le silence. »

Sur un ton glacial, le capitaine questionna :

— Quel était le nom de la goélette?

— *L'Havsternan*.

Mahioux lentement déclara :

— Il a été retrouvé sur la côte d'Islande, allant à la dérive, perdu et abandonné. Je l'ai appris hier à l'inscription maritime, en feuilletant le registre des sinistres.

Nous nous écartions de Croid comme d'un être abject. L'un de nous s'adressa au capitaine.

— Vous tenez un des assassins.

— Oui, il n'ira pas loin...

D'un coup de tête, Croid renversa un matelot, bondit à l'autre bout de *la Belle-Etoile* et cria : « Pas encore! Et vous ne savez pas tout! »

Puis il franchit la rambarde et plongea dans le fleuve. Nous nous élançâmes trop tard.

L'homme avait donné de la tête sur une bouée et s'était tué.

Effarés, nous le vîmes couler à pic, lorsque l'étreinte des doigts se desserra.

— Pas un mot là-dessus, conclut Mahioux. Justice est faite.

Et sur le livre du bord il inscrivit : « Mercredi 28 septembre 1922, à 11 heures de relevée, le matelot Croid, ivre, s'est noyé dans le fleuve Gironde. Tous efforts pour le sauver ont été vains. Nous levons l'ancre demain à midi. »



CURAÇAO, AME SŒUR

Nous étions attablés, ayant pas mal « séché » de punchs dans ce grand café baigné d'ombre de Pointe-à-Pitre où tout parle d'amour et d'aventure.

Papa-Diable, le sorcier, nous avait mimé pour deux sous des scènes politiques dont le souvenir émeut encore la Guadeloupe, et les demoiselles en espérance d'un « bon héquet » (blanc aimable) racontaient, avec vanité, leurs histoires sentimentales.

Un jeune frégaton de nos amis vint nous inviter à dîner au Gosier, la jolie station près de la mer.

En escale, un bon dîner, une soirée perdue et vouée à l'imprévu, est toujours une aubaine. Nous acceptâmes de grand cœur.

Le frégaton, que dix ans de croisières avaient rompu à toutes les ivresses du large, était un solide gaillard mâtiné de Provençal et de Normand. Nous l'avions, l'année

précédente, rencontré à San-Miguel-des-Açores et à Fort-de-France. Nous le retrouvions à Pointe-à-Pitre, jovial, haut en couleurs et, comme d'habitude, altéré. Il s'appelait Jean Tournemire (nom d'opérette) et affirmait que son père, natif du Cotentin, s'était amouraché d'une fille d'Arles, aux fêtes des Saintes-Maries. Il expliquait ainsi son tempérament à la fois rusé et enthousiaste.

Le soir tombait, magnifique et doré. Les collines bleuisaient sous une avalanche de lumière et l'auto qui nous conduisait au Gosier roulait dans une poussière de soleil.

Nous arrivâmes au seuil d'une maison coloniale, accueillis par des cris joyeux. Le colon, célibataire endurci, ouvrait sa demeure aux amis de France, content et friand d'histoires aussi salées que la mer qui venait se briser contre les rochers qui limitaient son jardin.

Le repas fut gai.

Au dessert, notre hôte, Joséphin Bardilot, ancien capitaine marchand, se plaignit de la monotonie de son existence.

— Hé, s'écria Tournemire, n'avez-vous pas ici toutes les fantaisies à portée de la main?

— C'est toujours la même chose!

— Changez le monde, alors, car personne ne vous croira. Je reviens de Curaçao, et je vous assure que l'île hollandaise est moins gaie que votre Guadeloupe, perle des Antilles.

— Oui, mais même à Curaçao, il y a l'imprévu.

— Parlons-en. Nous avons charbonné à Santa-Ana, près de Wilhelmstadt, propre et nettoyée comme un faubourg d'Amsterdam, avec ses canaux et son port bariolé, mais on a vite fait le tour de la ville, et jugé banales les excursions à Bonaire, Oruba, Saint-Eustache, Saba et Saint-Martin, îlots perdus, endormis de lassitude, où l'ennui tombe avec le bleu du ciel.

— Il y a cependant des maisons de jeu et de danses!

— Effroyables, hantées de Vénézuéliens aux yeux farouches, qui croient toujours avoir un droit de priorité sur les créoles. Mais, là-bas, j'ai rencontré « Curaçao, âme sœur! »

- Quel nom!
- J'en conviens! Et bien drôle quand on connaît celle qui le porte.
- Et peut-on savoir?
- Oh! nous en avons vu d'autres!
- Une de plus à la collection.
- Non! L'aventure est chaste.
- Tant pis!
- Mais elle ne manque pas de montant, ajouta Tour-nemire.
- On vous écoute.
- Voici : nous logions dans le port que l'on nomme Suntannabaï, tout près de la caserne où vivent les soldats de la maison d'Orange, exilés de Paramaribo et cuisant, doucement, sous un soleil de plomb, dans l'île couleur d'ocre rouge. Les cargos, comme l'*Orange-Nassau*, les grands transports espagnols, mouillent, en vitesse, à dix mètres des buildings qui longent le Handelskade. Vous avez apprécié le seul charme de Curaçao, l'aspect chatoyant, la bigarrure des maisons qui, du jaune crème au vermillon, font, de loin, l'effet d'un énorme gâteau de fête, d'un sorbet à la rose et à la vanille.
- On en mangerait!
- Et ses rues et ruelles, peuplées par un monde babélique, usant de toutes les langues, mais, surtout, de l'idiome des nègres, le « papiamento » rauque et sans charme.
- Quand ils chantent, on dirait qu'ils crient « Au secours! »
- En effet! Un soir, je fus l'hôte d'un mulâtre hollandais, Branting, de la « French-Cable company », grand buveur aux yeux de l'Éternel, au « Wilhelmina hôtel », que fréquentaient des hommes centre-Amérique, « en affaires », sur les ballots d'étoffes et de soie. Comme à l'ordinaire, pendant que dormaient, écrasés par la chaleur, les boys noirs, les servantes essayaient la vaisselle avec les draps de lit.
- Ça n'a pas changé.
- Non! C'est une tradition de l'île. Et vous savez, capitaine, s'il faut user de l'eau avec parcimonie, l'eau que

nous payions encore trois francs le litre! Branting me dit pour chasser l'ennui.

— Il y a ici une Française, la seule de la ville, dans le quartier d'Otrabanda.

— Allons-y! m'écriai-je. Elle reçoit?

— Oui, précisa Branting avec un sourire ambigu. Elle fut jadis dame de compagnie.

— Je savais bien qu'il s'agissait d'une histoire d'amour! s'exclama Bardilot.

— Et quelle histoire! Figurez-vous, après le triste faubourg nègre, dans un enclos, une maison coloniale délabrée, datant de l'époque portugaise. Nous demandâmes « Mam'zelle Rosette ». On nous introduisit en une sorte de vaste salon-chambre à coucher, où sur un sofa jaune et garance était allongée une femme encore belle qui jouait, malgré ses cinquante années, à la demi-mondaine égarée sur ce roc perdu. Elle nous accueillit avec grâce et nous offrit une boisson glacée. Nous étions seulement des visiteurs curieux de connaître la « french beauty ». Je songeais, à part moi, que, du pôle à l'Equateur, dans les ports les plus perdus, on ne peut faire escale sans que les notables se réjouissent de posséder au moins une Française, vouée au culte de Vénus et que de l'Alaska à Puerta-Arenas, l'inconnue de Paris, de Marseille ou de Brest, est là pour bercer la nostalgie du navigateur.

« Mam'zelle Rosette » joua avec moi à la femme du monde... Branting explorait les environs. Et tout à coup cette femme me prit les mains et dit : « Emportez-moi! J'ai de l'argent! Je meurs ici! »

J'étais interloqué!

— Mais rien ne vous empêche de partir. Pourquoi ne quittez-vous pas Curaçao?

— Parce que j'ai peur de l'homme qui est au cimetière.

— Quel est ce secret?

— Oh! bien simple. Le drame se déroula ici, il y a quinze ans.

— Je ne suis pas venu pour entendre de pareilles confidences, N'en parlez pas, je vous en prie!

— Mais si! Il le faut! Cela soulage mon cœur ulcéré,

Vous êtes de mon pays, vous, et j'ai besoin de raconter.

Par courtoisie, je feignis de prêter attention à un récit qui, au début, ne me passionna pas.

— J'étais, dit mam'zelle Rosette, écuyère de cirque et je courais le monde. J'avais pour amant un dresseur d'animaux. Il me trompa, un peu partout. Un soir, pendant qu'il était ivre, je le jetai à terre. Il tomba sur l'angle dur d'une marche en ciment et mourut vite. J'eus conscience de mon crime et la terreur de la justice. J'apparus, à tous, comme une veuve exemplaire, puis, peu à peu, le temps aidant, j'ai cherché des consolations.

L'étrange femme entra tout de suite dans des confidences plus précises. Le clergé espagnol la respectait, Elle était accueillante au pasteur sournois et tourmenté, recevait le rabbin chargé de famille. Chaque compagnie de navigation avait laissé dans cette maison des souvenirs. Sur la cheminée, aux murs, les portraits formaient une famille disparate : les jolis rastas de Caracas; le marchand de farine de Milwaukee; un « tabac » de Baltimore; et, précieusement encadrée, la tête plus fière d'un « lapin » parisien, ayant « joué un air » au nez de la chiourme cayennaise, laissant pour P. P. C. un garde délicatement ouvert d'un coup de langue. Tout cela, Rosette me l'expliquait. Elle mêlait ses histoires à des souvenirs sur Yvette Guilbert, Jeanne Bloch et Paulus. J'étais absolument ahuri.

— Mais vous êtes tranquille ici. Riche — ou presque — m'a-t-on dit!

— L'argent ne fait pas le bonheur. Si personne ne m'enlève, je n'aurai pas la force de quitter l'île où Dominique dort son dernier sommeil.

— Qui Dominique?

— Mon cher ami... défunt! Il m'attend. Il m'appelle. J'en ai des cauchemars! Si l'on m'entraînait, si l'on me poussait un peu, je partirais!

— Vous enlever! Mais, madame Rosette, vous n'y pensez pas?

— Je ne désire que cela. Je payerai, s'il le faut!

— Alors, vous trouverez quelqu'un mais pas moi, je regrette d'avoir à vous le déclarer.

— N'en parlons plus! Ici, personne ne sait! Mais un Français comprend tout!

Elle garda le silence.

Je bus une dernière gorgée de liqueur d'orange et, me préparant à quitter cette maison à la singulière hospitalité, je fis le geste de chercher quelque « guldens » dans mon gousset.

« Mam'zelle Rosette » se récria :

— Je vous en prie, mon officier, entre compatriotes! J'ai été trop heureuse de vous dire ma peine. Je cherche l'âme sœur, désormais!

Dans la nuit, Branting me dit avec un mépris profond :

— Je la crois un peu folle!



LE BATEAU SANS ÉQUIPAGE (page 5.)

CLOPIN-LA-PIAILLE

Après huit ans de « grand collègue » à Saint-Laurent-du-Maroni, Amable Brissot dit Clopin-la-Piaille, libéré, traînait une existence misérable mais assez correcte, à travers Cayenne. Jadis, employé de banque à Lyon, caissier indélicat, il avait roulé d'escroqueries en escroqueries, et le bagne l'avait reçu comme tant d'autres, démoli, sans espoir et à jamais perdu. Il fut d'abord vulgaire forçat, marqué par toutes les tares, stigmatisé par tous les vices. Il chercha une seule fois à s'évader, puis, rangé, devenu « mouton », acheva paisiblement sa peine, au service de la chiourme. Il s'était ressaisi à temps dans la honte nouvelle du « mouchardage » et, libéré, sans un sou, résidait à Cayenne, employé comme scribe dans une maison d'exportation de bois et d'essences odorantes, âme parfumée de la forêt vierge.

De plus, Brissot, musicien, soliste à la fanfare du pénitentier, avait fait apprécier ses talents de virtuose du cornet et obtenu la faveur insigne de donner des leçons chez quelques colons pitoyables et vaniteux.

Il était donc moins bas dans l'échelle sociale — nouvelle formule — des relégués et libérés qui circulent à travers la colonie, sous l'œil de la police et des gendarmes « grosses bottes ».

Je le connus à l'issue d'un concert de fête locale.

C'était un homme chétif, à tête chafouine, les yeux très durs sous des sourcils épais. Il portait une moustache et une barbe rousses qui semblaient déteintes. Les vêtements soignés, quoique fortement usagés, témoignaient du souci de conserver quelque élégance. Il parlait bien, arrondissait les gestes et feignait d'oublier son exil forcé.

Je n'ai jamais eu pour les déchus ce mépris, ce dédain que l'on affecte volontiers, non sans raison, hélas, en Guyane, terre que ronge le chancre du bagne.

J'écoutai Brissot dit Clopin-la-Piaille.

Un beau soir enveloppait la ville. Pas un souffle n'agitait la chevelure des cocotiers et des palmistes. Nous étions assis, après le repas du soir, dans un coin d'ombre de la place des amandiers, d'où l'on voit briller sous la lune et la clarté nocturne des tropiques, l'océan jamais las de son bercement infini.

Je questionnai Brissot.

— Pourquoi ce surnom? Clopin-la-Piaille.

— Parce que j'ai longtemps boîté à la suite d'une bataille avec un des gredins, là-bas (il était sévère pour les anciens camarades de chaîne) et parce que j'ai été et suis amoureux.

— Je ne comprends pas.

— Oui! Amoureux d'une femme qui m'a « piailé ».

La « piaille », c'est le mauvais sort jeté, aux Antilles et dans les Guyanes, par ceux ou celles qui veulent se venger de quelque outrage ou s'attacher un être chéri. Il s'agit d'une sorte de sorcellerie primitive. Un homme désire-t-il une femme, même mariée, il recueille le sable sur lequel elle a marché.

Il l'enferme dans une caisse qu'il dépose au seuil de la maison habitée par la belle. Fatalement, du moins le galant le croit, elle viendra à lui, consentante et soumise. Quand on souhaite la mort de quelqu'un, on place un crocodile naissant dans une bière ficelée avec une corde mêlée à un cheveu de la personne maudite. Il faut cacher le funèbre présent chez elle et peu à peu, elle s'étiole et s'éteint d'un mal mystérieux. Il y a des moyens plus directs,

On prépare des fruits cuits ou crus avec des extraits de plantes, des moisissures, des jus d'écorces, ou bien on confectionne des breuvages effarants composés d'eau dans laquelle ont séjourné des râclures d'os de mort, des déjections humaines, des poussières de nœuds de bambou, d'autres choses encore que l'on ne peut nommer... Les femmes surtout sont expertes à fabriquer ces philtres épouvantables... Tous les grands voyageurs le savent. Ils n'acceptent jamais rien sur ces terres ardentes que de mains amies et sûres. En dehors de toute superstition, il faut craindre la « paille ».

— J'ai été piailé par une femme que j'aime. On a un cœur encore et de ceux que le climat excite, exaspère.

— Et quelle est cette femme?

— Une négresse claire, métissée d'hindoue. Elle fut condamnée à deux ans pour vol, il y a dix ans. Mais on oublia le délit parce qu'elle est adroite au travail et jolie. Guadeloupéenne d'origine, elle chante sur un ton langoureux à damner les hommes... Or, moi, je suis musicien, avant tout! J'ai rencontré Thérèse...

— C'est Thérèse? Mais je la connais! Une belle fille...

J'avais remarqué, en effet, une superbe créature aux traits fins, à l'allure imposante sous la robe créole toujours impeccablement blanche. Je savais que ses charmes étaient appréciés par les prospecteurs et les coupeurs de bois qui pouvaient s'offrir, de temps en temps, le régal de ses caresses.

Brissot continua :

— J'ai rencontré Thérèse, qui n'a pas la trentaine, il y a trois ans, au bal « cassé-co ». J'étais allé prêter mon concours à la partie du concert offerte en l'honneur du nouveau député. Thérèse servait au bal improvisé. Et pendant la pause, avant que sévisse cet orchestre composé de la boîte à clous, du trombone et de la clarinette, aux sons desquels tournent et se déhanchent les danseurs, les yeux de Thérèse fixèrent les miens avec une inoubliable force. J'en fus ému. Peu de préambules — une cour rapide — quelques jours après, j'étais son amant. Et depuis, c'est l'enfer!!!

— Vous cherchez le bonheur avec Thérèse, m'écriai-je en riant.

— N'en doutez pas, Monsieur. Un homme qui aime est le même partout. Enfin, Thérèse parut éprise au début. Quelques mois après, j'étais pour elle une habitude et un jouet. Il lui aurait fallu un maître robuste et cruel. J'étais un faible, un « marqué », son vice et un peu son domestique. Je lui ai connu d'autres amants; elle m'a chassé de chez elle pour donner ma place au caprice d'un soir, par plaisir ou intérêt. J'ai attendu des nuits entières devant sa porte et j'ai demandé pardon de mon insistance. Quand elle m'aimait, elle m'a « piaillé » pour m'enchaîner à elle. Ah! je le sais, j'ai dû boire tous les breuvages! Et maintenant, je crois qu'elle veut se débarrasser de moi, qu'elle veut me faire mourir... C'est un pressentiment qui ne trompe jamais. Quand j'étais forçat, pauvre « popote » à la merci des plus forts, je me trouvais moins malheureux.

— Quittez cette femme, Brissot, sinon vous aurez encore de sales histoires.

— Non, Monsieur. Je ne peux pas me passer d'elle. Je suis « piaillé ». Et elle me reprend de temps en temps. Je souffre. Regardez-moi : « Je ne tiens plus « ensemble ». J'ai les fièvres, c'est entendu, mais là, à l'estomac, ça brûle, ça brûle, « j'en sue froid » la nuit. C'est elle! C'est elle, je vous le répète! Et quand elle s'aperçoit que je ruisselle, que je tremble, elle me chasse : « Tu me dégoûtes, va-t-en! ». Alors, Brissot, dit Clopin-la-Piaille, s'en va. Ce sont les « copains » qui ont ajouté « la piaille » à mon premier surnom, car ils connaissent mon aventure ».

L'homme se tut quelques instants. Le bruit des vagues arrivait jusqu'à nous comme un chant et une plainte. La nuit bleue, cloutée d'étoiles, s'étendait tel un grand velours sur un décor de féerie. Des perroquets en vol bruisant passaient dans le ciel. Parfois, le miaulement d'un chat-tigre déchirait l'ombre tiède.

La voix angoissée de Brissot se fit entendre de nouveau plus basse, sur un ton de confiance.

— Mais tout cela finira. Je veux guérir. J'ai vu la sorcière.

— La sorcière!

— Oui! La vieille Manana, la mère de l'ancien gardien du cimetière de Saint-Laurent, qui vit en mendiante, ici. Elle connaît les plantes. Elle me donnera la boisson qui détruit les piailles...

.....
 Quelque temps après cet entretien, au retour d'un voyage en forêt, je rencontrai Brissot. Il était ivre et titubait à l'endroit même et à pareille heure où il m'avait fait ses confidences. Il me reconnut.

— Rentrez chez vous, Brissot. Vous avez bu.

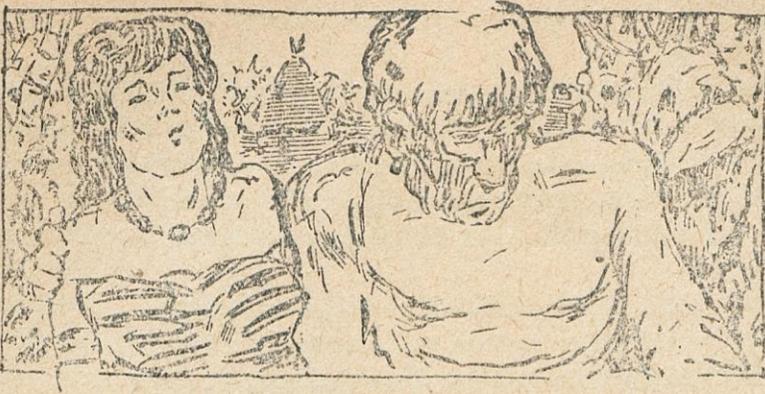
— Je le sais très bien, balbutia-t-il. Mais elle m'attend, ce soir. C'est pour me donner du courage... Je vais guérir bientôt...

Je ne prêtai pas attention à ces paroles que j'attribuais à l'ébriété.

.....
 Le lendemain, le libéré, qui me servait d'homme de chambre et s'occupait de la popote, me dit :

« Clopin est mort. On l'a trouvé, tordu, courbé en deux sur le seuil de la maison de Thérèse qu'il avait tuée à coups de marteau ».

.....
 Le breuvage de la sorcière était très fort...
 Mais l'homme était guéri!



LE RECIT DU BORGNE

— Tu connais le chemin?

— Oui. C'est au sud de Mana. On coupe la rivière à la cinquième crique et l'on arrive à un abatis abandonné.

— C'est loin?

— A quatre jours de pirogue et trois jours de marche en forêt.

Celui que le directeur de l'expédition questionnait ainsi était un grand gaillard maigre et recuit par le soleil. Trente-cinq ans, quarante, peut-être plus, on n'aurait su le dire. Nous l'avions rencontré au village d'Iracoubo, à vingt milles de Sinnamary. Des distillateurs de bois de rose gardaient l'homme à leur service depuis deux ans.

Il déclarait se nommer Raphaël Bartaquillo, être Argentin, ancien lieutenant, libéré après des histoires d'amour et de jeu assez troubles.

Il connaissait la forêt, subissait, malgré qu'il s'en défendît, l'attrait de l'or et portait en lui la nostalgie du grand bois. Lorsqu'il apprit que notre troupe allait vers les placers, à l'intérieur de la Guyane, il demanda à se joindre à nous. Il boucla son bagage et devint loquace lorsque nous quittâmes le bourg de Mana.

On s'écarta de la léproserie de l'Accarouani, et le soir, sous le carbet, devant le feu qui éloigne les bêtes, parmi le vacarme des oiseaux, le nouveau compagnon, cordial et exubérant, satisfait volontiers notre curiosité.

Il lui manquait un œil et il avait une balafre noire au front.

— L'œil perdu, disait-il, c'est un accident de chasse. La marque bleuâtre comme un tatouage, c'est une flèche d'Indien qui l'a faite lorsque j'étais officier en reconnaissance vers les lointains pampas.

— En service commandé?

— Oui. Mais personne ne donnait des ordres. On savait alors où l'on allait, soldats et chefs unis par le danger.

A la tombée du jour, pendant que les noirs préparaient la cuisine et les hamacs, Raphaël, qui voulait absolument raconter son aventure, parla comme s'il rendait compte de sa conduite à un juge.

Nous nous gardâmes bien de l'interrompre.

La première étape avait été rude et les pagayeurs ne se montraient pas zélés. On servit le punch traditionnel et le mystérieux « nouveau » commença :

— J'ai toujours aimé les missions. Soldat, j'ai conquis les galons d'officier au péril de ma vie. Et puis, je n'ai pas eu de chance. Mais ce que je veux dire n'a aucun rapport avec mes malheurs.

« Une compagnie avait été envoyée dans le Gran-Chacco pour y maîtriser des Indiens qui razziaient les fermes éloignées et commettaient les pires excès.

« Il faut vous dire que j'étais sous-lieutenant et qu'à cette époque je ne rêvais que plaies et bosses, actions d'éclat ou coups de force.

« Je dois avouer, aussi, qu'au cours de ma carrière je me suis marié six fois avec des Indiennes de tribus paisibles et soumises. Ces épouses épisodiques furent payées au vieux cacique avec quatre moutons, un puncho ou un baril d'eau-de-vie, selon le cas et la valeur des « demoiselles ».

« Quand il y avait trop de danger à nous suivre, je renvoyais la femme et un autre homme la faisait sienne.

C'est l'habitude et on inspire ainsi confiance aux naturels.

« Notre lieutenant Alcino, fils de famille, lui aussi, mais buveur et débauché, avait enlevé une fille de chef. C'était la raison de nouvelles représailles de la part des tribus.

« Notre camarade ne voulait pas croire au danger qu'il courait.

« Un jour, à la halte, nous vîmes venir deux Peaux-Rouges en parlementaires.

« A leurs signes, nous comprîmes qu'aucune hostilité ne les animait. Ils demandèrent à parler au capitaine qui, sujet aux fièvres, grelottait sous la tente. Je vous rapporte le dialogue :

« — Ton second a volé la fille du chef. Il faut nous la rendre.

« — Et si je ne veux pas? répliqua le lieutenant avec arrogance.

« — Ce sera la guerre. Nous sommes patients. Nous attendrons notre jour et notre heure.

« Le capitaine, qui avait des raisons de se méfier, pria mon camarade de céder dans l'intérêt commun à la demande formulée, ce qui fut fait. Mais, en quittant le camp, les Peaux-Rouges envoyèrent sur nous une volée de flèches. L'une d'elles m'atteignit au front. Nous ripostâmes par des coups de feu, mais il fallut laisser partir les cavaliers, car nous n'étions pas prêts pour livrer un combat sérieux ou nous élancer à leur poursuite.

« Afin de panser la plaie, un noir versa sur mon front une sorte d'encre qui guérissait pareilles blessures. Quel était ce remède? Je l'ignore. Je m'en trouvai bien. Mais jamais ma cicatrice ne put s'effacer. J'étais marqué.

« Deux mois après, nous tenions la brousse, fort mal en point, harcelés par des hordes d'Indiens venus des hauteurs.

« Une attaque plus rude nous fit perdre du terrain et la situation devint assez critique pour nécessiter un rapide mouvement de repli.

« Trop tard! Le choc était inévitable et nous prîmes alors nos positions de combat. En pareille occasion, il faut d'abord essayer de parlementer. Un groupe se détacha et

s'avança en agitant le drapeau blanc. Six Indiens vinrent à nous, menaçants. Le plus âgé fit un signe. Les hommes s'immobilisèrent et, seul, celui qui paraissait être le chef mit pied à terre. C'était le père de la belle Indienne enlevée par Alcino.

« Il parla dans cette langue primitive aux intonations rauques, qui rappelle les cris des toucans et l'appel des aigles.

« — Vous ne pouvez pas vous battre avec nous!

« — Pourquoi? répliqua Alcino le ravisseur.

« — Parce que ton chef, le bon blanc, m'a fait rendre mon enfant.

« — Et pour nous remercier, tes brutes nous ont lancé des flèches!

« — Je les ai châtiés!

« — Et notre camarade a été blessé.

« — Qu'importe! Le vent de la mort a passé comme un léger souffle. Ton ami est guéri. Il ne faut pas de guerre entre nous. Ne me demandez ni répit, ni grâce. Repartez. Eloignez-vous, il le faut! D'ailleurs, je sais que vous ne pouvez aller loin. Le drapeau blanc est un signal que je connais. Ce sera fête, chez nous, ce soir. Venez avant votre départ. Nous serons sans rancune et sans arrière-pensée.

« Et le peau-rouge ajouta, accompagnant ses paroles d'un indéfinissable sourire :

« — C'est un beau jour. Ma fille se marie à l'un de mes plus rudes compagnons. Le jour passé n'est rien devant la nouvelle aurore. L'offense d'hier est effacée depuis que mon enfant est revenue et qu'elle a repris place dans la tribu, sous ma tente, et s'est coiffée du diadème rose, en plumes d'ara, le signe des fiancées.

« Tout se passa comme le désirait l'Indien.

« La fille, superbe créature, ne faisait pas plus attention à Alcino, qui, cependant, l'avait eue à sa merci, qu'aux orchidées de la forêt et aux hautes herbes de la plaine. »

DOUDOU SEC

J'ai connu Triki que les créoles aimables appelaient familièrement « Triki-Doudou Sec » au bal « cassé-co » à Cayenne. Il dansait et servait à boire. C'était un grand nègre aux yeux rusés, maigre et musclé, solide, fort buveur et qui résistait au tafia comme le granit à l'eau de fontaine. Il rappelait Valentin le Désossé, de cocasse mémoire, mais en noir, ce qui ajoutait à la drôlerie du personnage.

L'orchestre, toujours le même, composé du trombone, du saxophone, du violon et de la boîte à clous, jetant son bruit de ferraille secouée parmi les rythmes les plus inattendus, broyait des valse et des danses inconnues en Europe parce qu'elles sont surtout créées d'instinct. Le déhanchement, le sautellement des couples, tantôt lascifs ou frénétiques, prenaient l'importance d'un rite dont l'accomplissement réclame une lente initiation, sous une apparente simplicité.

Triki avait du succès. Il se savait un peu le maître des femmes, qui avaient pour lui des complaisances maternelles, à défaut d'un autre sentiment plus vif. L'amour était à la fois principal et accessoire. Il vivait bien et travaillait peu.

Je l'observai, dans l'atmosphère surchauffée du bal « cassé-co » (ainsi nommé parce que le mouvement des

hanches rappelle le geste de briser les noix de coco) et j'étais littéralement éberlué par la maîtrise et la suffisance du nègre que l'on sentait nu sous la toile mouillée du dolman.

De temps en temps, d'un revers de main, il essuyait la sueur de son front et ses joues. En passant près des tables autour desquelles étaient assis les clients, il absorbait à la volée une bière, un punch glacé, une limonade. Tout lui était bon. Il allait au comptoir, ne payait rien, prenait un plateau chargé de consommations variées et faisait office de garçon, entre deux danses.

Je voulus mieux le connaître. Je l'interpellai :

— Assieds-toi, Triki, bois avec moi. Causons.

— Pas le temps, mon bon « béqué » (blanc), viens demain au marché, à la poissonnerie, après neuf heures. Ici, impossible. Je suis à la patronne.

Celle-ci était une grosse créole de trente ans, assez claire de teint, qui avait dû être belle, mais envahie par la graisse, les bras chargés de bracelets, la figure bouffie, elle exposait à la caisse une anatomie démesurée, sa lourde poitrine posée au bord du comptoir comme des pastèques sur un éventaire. Elle suivait d'un œil très inquiet les évolutions de Triki, plus soucieux de ses tours de valse que des boissons qu'il servait, et il n'était pas difficile de déduire qu'elle portait quelque intérêt à ce Vestris des tropiques, fort en ronds de jambes et hardi dans ses enlacements.

Le lendemain, je fus exact au rendez-vous.

Le marché étalait, sur des vanneries diverses, des nattes d'aloès et des corbeilles, des fruits aux couleurs éclatantes : bananes dorées, mangues sanglantes, sapolilles, pommes-cannelles, avocats à la chair pulpeuse sous leur enveloppe verte et zébrée de brun, viande noirâtre des bœufs du Brésil, des poissons gros yeux, des loupes énormes, des pieuvres affreuses, des torpilles et des congres, qui se tordaient comme des serpents. Des pâtisseries, des sucreries exposaient leurs douceurs sur de larges feuilles de lataniers et les Martiniquaises, Guadeloupéennes et Cayennaises, au balancement de leur marche alanguie, portaient

posé sur leur main le plateau chargé de leurs emplettes.

J'aperçus Triki portant une lourde corbeille garnie de crabes qu'il jeta à terre, parmi les créoles, qui s'écartèrent, désagréablement surprises.

Je fis signe au danseur de la veille et il vint vers moi, non sans avoir, au préalable, récolté quelques « sous marqués » que lui donnaient en riant les marchandes. Il cueillit une tranche de melon d'eau, y mordit à belles dents, s'essuya d'un geste accoutumé et me dit :

— Tu payes d'abord un « décollé » ? (Le décollé est le verre d'alcool, bu d'un trait, pour nettoyer la gorge, décoller ce qui peut gêner. Le mot est significatif).

— Volontiers.

Triki vida son gobelet et me questionna.

— Alors, qu'est-ce que tu veux? Une indication sur le grand bois? Sur un placer, un coin de balata? J'en connais! Mais tu sais, pense à moi. Donne-moi une satisfaction (cadeau), sinon je ne parle pas.

— C'est de toi qu'il s'agit, Triki. Tu es adroit, robuste, tu devrais me suivre au Maroni. Je vais travailler là-bas une crique. On a besoin de gens solides. Veux-tu venir?

— Non.

— Pourquoi? On te paiera largement.

— Peu m'importe. Je suis heureux ici... Et puis, que dirait Camélia?

— Camélia? Qui est-ce?

— La patronne du café et du bar. Je lui dois de la reconnaissance. Elle me veut du bien. Il y a longtemps que cela dure. Oh! je peux raconter. Tu viens de France. Je sais qu'on peut garder confiance. Et puis, si j'avais une sale histoire à cause de toutes ces femmes, je pourrais m'adresser à toi, qui connais « Missieu Gouveneü »!

— Certainement.

— Alors voilà! Il y a dix ans, Camélia était une belle femme. Elle avait eu un petit avec un Européen. L'enfant mourut. C'est alors que je la connus. J'avais seize ans. J'étais arrivé à la colonie, venant de la Guadeloupe, sans un sou et sans métier. Je crevais littéralement de faim, car je ne voulais pas m'embaucher, ni sur le port ni dans

les comptoirs. Camélia, qui avait touché de son mari (le mari, c'est l'amant là-bas), une vraie fortune, vingt mille francs, s'était installée près de la promenade des Amandiers, où elle est encore pour tenir le bal et le café que tu connais. Je lui demandai l'aumône. Elle me recueillit. Je mangeai à ma faim et lui servis de domestique. Un soir, on eut trop chaud. Alors...

— Alors?

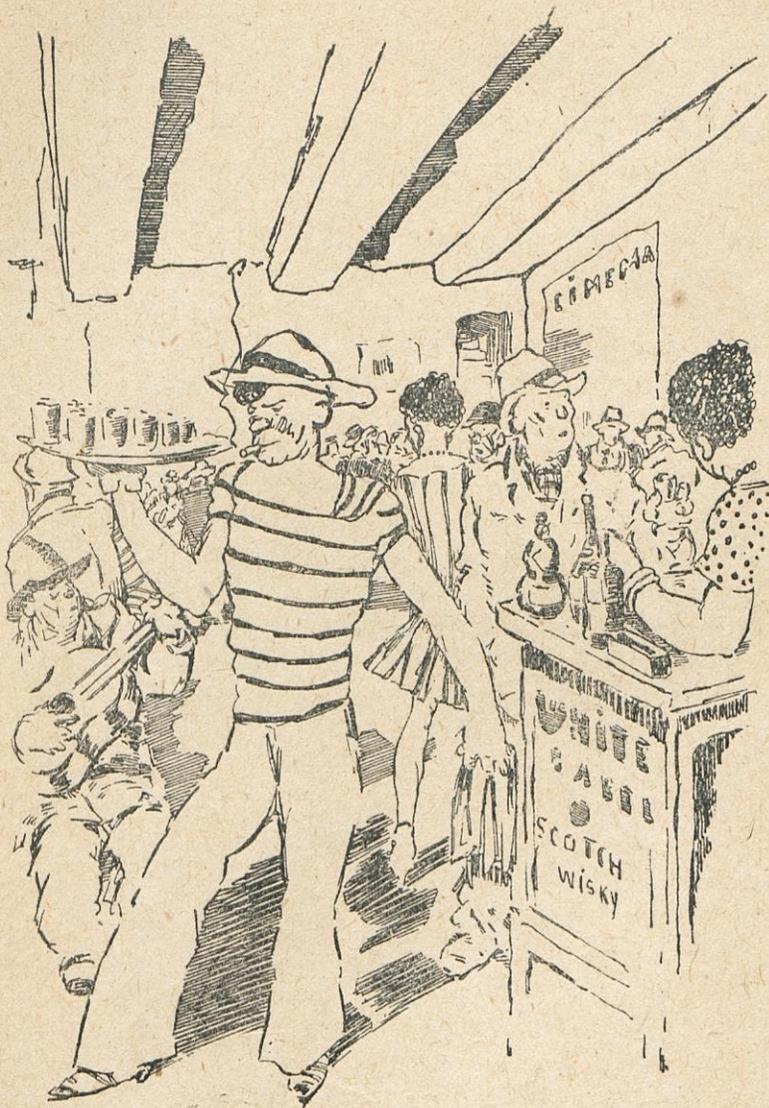
— Tu comprends bien! Elle était jeune et moi aussi. On a cassé coco pour de bon! Et voilà. Pendant deux ans je fus content comme « gendamme ». Mais Camélia devenait trop grosse. Les occasions ne manquaient pas. Tu aurais fait pareil, toi gris béqué! Je vis que Camélia était jalouse et qu'elle n'ignorait rien. Un jour, elle m'assomma à moitié, d'un coup de bouteille. Je voulus fuir, la quitter. Elle me demanda pardon. On eut encore quelques beaux jours. On resta amis. J'avais rencontré une autre femme mariée à un sergent, parti pour la Réunion et qui ne revenait que rarement à Cayenne. Séraphine recevait une bonne petite pension pour le fils qu'elle avait eu de lui. Que veux-tu? Elle m'aima, elle aussi, et elle me jura que j'étais sa première faute, depuis le sergent. Moi, tu sais, je n'en demandais pas tant. L'aventure fut plus grave que je ne le pensais. Séraphine voulait me garder chez elle. Je le dis à Camélia un jour que j'avais bu trop de punch. Alors, Camélia n'attendit pas le lendemain pour se venger.

« Je sais que tu es un coureur, que l'on t'appelle Dou-dou-sec. Ça m'est égal! Prends-les toutes! Mais ne sois pas à une autre, chez elle, comme chez moi. Ou bien, tu veras!

« Elle fit comme elle l'avait dit. Elle alla chez Séraphine. Il y eut une bataille et elle éborgna ma belle. Comme je te dis! un œil crevé. Camélia fut condamnée à trois mois de prison, mais avec sursis. Elle raconta devant le tribunal qu'elle m'avait sauvé, nourri, enfin tout et tout, des choses qu'on n'avoue pas aux juges. J'étais gêné.

— Vraiment, Triki?

— Oui. Elle avait renouvelé ses menaces à mon sujet.



DOUDOU-SEC (page 29).

Alors, pour lui éviter une seconde condamnation, je suis resté avec elle.

— Et Séraphine?

— Fini! Je n'aime pas les borgnes.

— Et qu'a-t-elle dit?

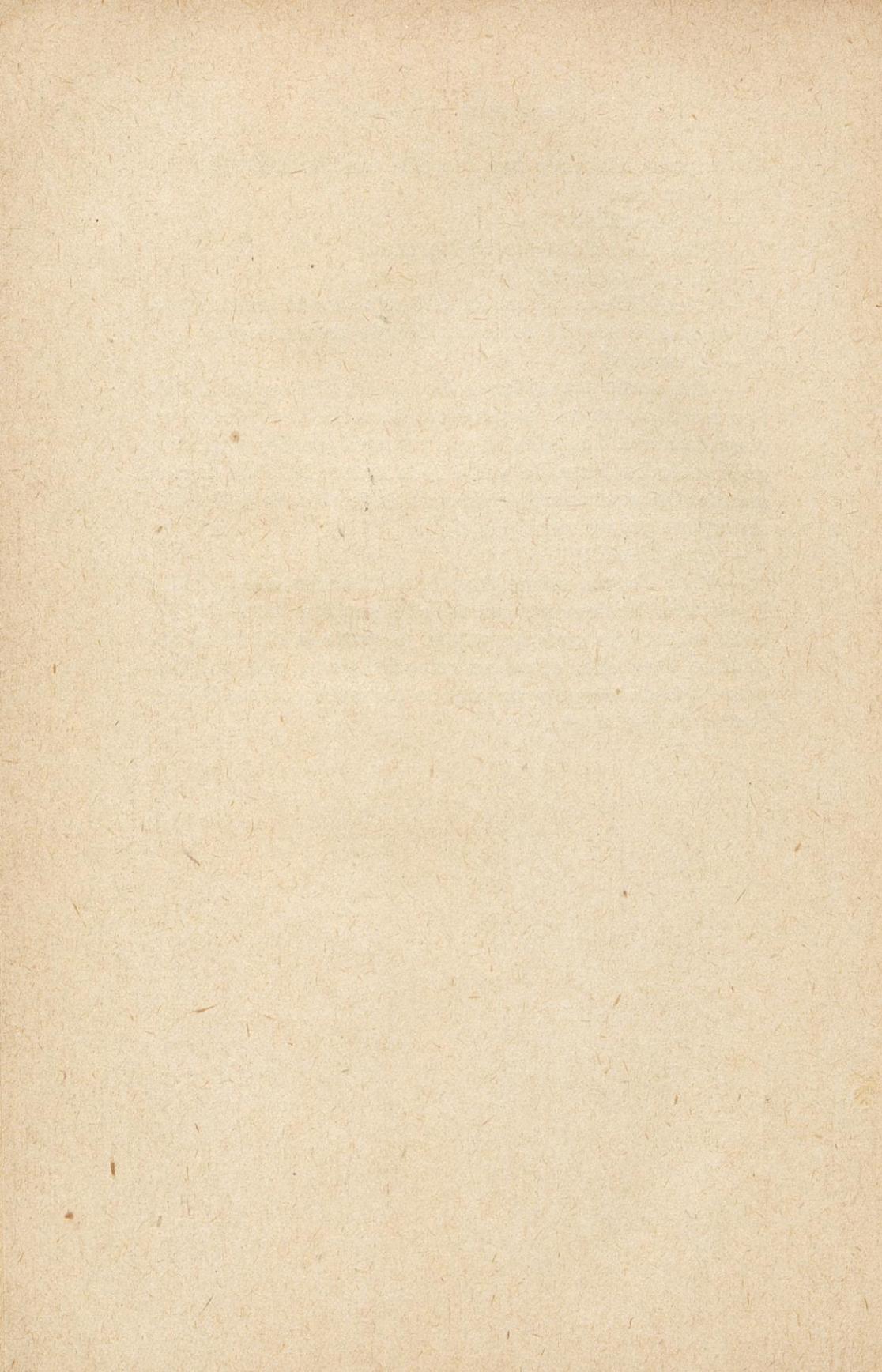
— Rien! Elle a pleuré et elle m'a donné une montre en or que le sergent lui avait laissée en souvenir.

— Et depuis?

— J'ai voulu travailler à mon goût. J'aime les halles. Les marchandes me connaissent bien. Je leur donne un coup de main. Les filles ne me refusent pas les sous marqués ni le bonheur. Je veille à la tranquillité de tout le monde. On peut compter sur moi et je montre à Camélia un argent qui ne vient pas d'elle.

— Que dit-elle?

— Rien. Je suis même pour elle « Doudou sec ». Elle a l'habitude. Seulement, quand elle soupire trop fort, je reste au café, je mets les volets, je quitte la chambre que j'habite chez elle, et on se remarie, parce que, tu comprends « bon héqué » on doit se conduire comme il faut, quand on est aimé...



CAMP SAINT-DENIS

Le voyage, retour des placers qui paient peu, avait été rude, aggravé par les pluies d'équinoxe, à travers la forêt vierge étouffante. On fit halte à Régina, aux maisons de tôle et de bois, aux cases accroupies sous les orangers et les manguiers et le sommeil nous berça pendant dix heures, à deux cents mètres d'une brousse impénétrable.

Au matin, le ciel lavé, d'un bleu intense, tombait sur les êtres et les choses, et jamais la misère et l'abandon des noirs ne m'apparurent plus douloureux.

Les Boschs et les Indiens, payeurs aux torsés musclés et larges, nous quittèrent, car nous devions embarquer à bord du *Sultan*, vieille tapouille qui dansait sur l'Océan comme une coque de noix. Le passage sur le fleuve Approuague fut un enchantement.

Au ronron de l'hélice, le mal de mer couchait plusieurs compagnons. C'est sur la petite plage arrière que je retrouvai le docteur Thévarnel, revenant d'une tournée d'inspection. Je savais qu'il était un des spécialistes des maladies coloniales et qu'il étudiait à Mana la lèpre, ce fléau qui, à l'état endémique, sévit dans les pays tropicaux. Ce savant était un homme simple, menu de taille, blond, et ses yeux aux reflets métalliques décelaient une rare énergie.

Tout de suite, de part et d'autre, la curiosité fut en éveil.

— La prospection a été bonne? me demanda-t-il.

— Non. On a gratté sérieusement au sud de l'Oyapok et de l'Approuague. L'or se cache bien maintenant. Et vous, docteur, toujours avec les lépreux?

— Assez souvent. Je viens de sillonner la Guyane depuis deux mois. J'ai ainsi changé d'air et oublié mon installation de fortune à Mana, dont le sable est redoutable à cause des infiniments petits, des chiques, qui imposent de véritables tortures...

— Je sais. Et il faut avoir recours aux pédicures occasionnels.

— C'est une spécialité chez les forçats ou les relégués; mais le plus grand danger, c'est la lèpre. Songez que nous avons, à la léproserie de l'Accarouany, à quelques milles de Mana, soixante homme et dix femmes qui vivent isolés du reste du monde et qu'il est impossible de séparer. Les internés ne veulent pas guérir parce qu'ils sont rentiers.

— Vous exagérez, docteur.

— Croyez-moi. C'est exact. L'homme et la femme frappés par « le mal », comme on dit dans le pays, savent qu'ils sont condamnés à vivre hors la société. Ils acceptent leur sort et s'en accommodent. Je connais un sujet qui a eu douze enfants d'une coolie! Quels produits! Ils vivent en des carbets construits au jour le jour. Ils reçoivent une nourriture suffisante. Autrefois ils la revendaient à Mana. A présent on a pu obtenir qu'ils la mangent totalement. Et pour les soigner, pour adoucir leurs tortures, trois sœurs de Saint-Joseph de Cluny, admirables de dévouement et pour lesquelles tout est dit ici-bas... se sont sacrifiées. Elles vivent là, parmi les aveugles, les mutilés, des êtres en morceaux, sans mains, la face rougie, exhortant les plus malades à la patience et à la mort... Allez! mon cher coureur des bois, il faut avoir vu pareil spectacle pour comprendre toute la souffrance humaine et toute la grandeur de pareille abnégation.

— Aucun espoir de les sauver?

— Aucun. Du moins sous ce climat. Et encore les malheureux trouvent-ils le moyen de se procurer du tafia,

en contrebande! Vous imaginez l'effet de l'alcool sur des organismes si profondément atteints. Mais si vous allez à Cayenne, je dois rendre visite à mon collègue au camp Saint-Denis, après-demain. Voulez-vous venir? Ce n'est pas gai, mais on ignore un tel refuge de douleur.

— Certainement. A jeudi matin.

A quelque distance des dernières maisons de Cayenne se dressent les murs du camp Saint-Denis. Lorsque j'eus franchi le portail, le docteur Thévarnel m'accueillit avec sa cordialité habituelle et, dès les premières salles, mon cœur se serra. Je subis à la fois un malaise physique et moral. C'était l'enfer des pauvres gens, l'horreur de tout, des lépreux non contagieux et rabougris, des corps déformés, des femmes immobiles, paralysées, des enfants défigurés par le ver macaque, et, dans un coin, une pauvre folle, une négresse toute nue, apeurée, qui sur le même ton, inlassablement, priait... Le médecin me dit, sans insister davantage : « On vient ici quand on ne sait plus où aller... quand on ne sait plus et qu'on est au bout de la détresse. »

J'étais, je l'avoue, saisi de pitié et nous nous arrêtâmes devant un lit où une jeune femme, jolie créole claire, s'occupait de travaux de couture. Je lui demandai si elle souffrait.

— Non, monsieur, je suis immobile, voilà tout. *J'ai le mal*. N'ayez pas peur. C'est une forme horrible du *mal*. Je le sais. Je ne peux plus trainer mes jambes, si grosses, si lourdes. C'est un bloc.

Et de quel sourire de renoncement elle accompagnait ces mots!

— On vous guérira.

— Non. Je suis fixée. Mais je ne me plains pas.

— Comment êtes-vous ici?

— Volontairement. Cela peut vous étonner, car on attend, d'ordinaire, qu'on vous y envoie par ordre. C'est moi qui ai fixé l'arrêt de condamnation, comme un juge.

— Je ne comprends pas.

Le docteur Thévarnel m'avait laissé seul près du lit et continuait ses visites, et je reçus la plus atroce confession

que grand voyageur ait écoutée sur les routes du monde.

— Je suis métisse, orpheline, j'ai été élevée par les sœurs. A vingt ans, on me maria à un créole noir qui fut tué à la guerre. J'ai eu du chagrin comme toute femme qui reste seule. Et puis un jour je m'aperçus que mes jambes grossissaient. Alors, *quand j'ai su*, je suis venue ici. On m'a appris, jadis, à espérer en une autre vie. Je garde cette foi. J'ai trente ans; je ne vieillirai pas. Je suis très renseignée. Mais je ne puis pas supporter les cris des fous et des folles. J'essaie d'oublier. Je ne voulais pas être une infirme, à charge de ceux que je servais ni inspirer constamment la pitié. Ici on est oublié. C'est la fin. J'ai préféré Saint-Denis, le dernier asile. Et, vous le constatez, on est bien isolé du monde. Regardez à droite, c'est toute ma consolation.

Sur un petit lit se trouvait couchée, parmi de pauvres couvertures, une jeune Hindoue, qui tenait contre elle son nouveau-né, gros comme une poupée, si frêle, si menu que j'en demeurai interdit.

Je me retournai, n'osant prononcer un mot, vers la malade. Elle me dit, de sa voix douce et chantante :

— C'est moi qui m'occupe de l'enfant. La maman ne sait pas. Je la soigne, je l'habille. C'est ma seule joie depuis qu'elle est née. J'étais si triste *avant*.. Maintenant, moi qui m'en vais lentement, je serais heureuse de durer assez pour sauver la petite... La mère meurt d'épuisement. On m'a avertie... Alors il faut prévoir et s'aider...

Et elle ajoute, transfigurée :

— Ici surtout, monsieur!...

LE SARRAMACCA

A cinquante milles au sud de l'Oyapock, nous avons épuisé une vieille mine à ciel ouvert et revenions assez fiers d'une campagne de quatre mois.

L'or avait payé.

Quand nous arrivâmes au bourg de Saint-Georges, sur le fleuve, nos pirogues à moitié pleines d'eau, car une pluie diluvienne tombait à intervalles réguliers, furent difficilement tirées sur la vase des berges. L'ondée redoubla et nous écoutions, accablés, ce bruit monotone des larges gouttes sur les toits en tôle des maisons de bois. Une chaleur lourde et étouffante de novembre tombait du ciel et de la forêt vierge venait l'odeur de pourriture et d'humus que nul prospecteur ne peut oublier quand il l'a respirée une fois.

Les camarades, harassés, avaient besoin d'un stimulant. Nous allâmes prendre le « décollé », le coup de tafia, chez Barnidier, un Charentais échoué à Saint-Georges et vendant de tout, tel un Chinois. Il faisait sa pelote et comptait retourner cultiver une vigne et planter des choux dans sa province natale. Après dix ans de colonie, il était sec comme une selle de gaucho et saturé de quinine, car la fièvre le quittait peu. Au milieu de la place du bourg se dressait la halle en wappa, abri rudimentaire mais utile.

Des noirs se dirigeaient vers ce point central et nous les suivîmes.

Il y avait déjà foule.

Un Hollandais, parlant à la fois créole et français, haranguait les indigènes et essayait de recruter du personnel, porteurs, payeurs, ouvriers pour une expédition dans le Haut-Oyapock, balata, bois de rose et probablement métal précieux, car des expériences, recherches et battées avaient donné d'excellents résultats.

L'auditoire écoutait, impassible. Dans un angle, perchés sur les tréteaux réservés aux marchandises, deux hommes de couleur, très correctement vêtus, paraissaient suivre avec intérêt les arguments du Hollandais qui, instinctivement, s'était tourné vers eux, les prenant à témoin de la valeur de ses paroles.

Bolgani, un vieux Corse qui avait trimé avec nous, éclata de rire, tira le Hollandais par la manche de sa chemise bleue et lui dit :

— Pas la peine de vous fatiguer pour ces cocos-là. Ce sont deux Sarramaccas que je connais bien et ils n'ont aucun rapport avec l'indigène. Si vous comptez sur eux pour vous faire de la réclame, vous pouvez repartir à Paramaribo.

Le brave homme, décontenancé, eut un geste de lassitude et abrégea son discours. Les gens du village quittèrent la halle et, très dignes dans leurs tenues blanches, coiffés de casques comme on en fabrique à Georgstown ou à Port of Spain, les deux Indiens Sarramaccas prirent le sentier qui les conduisait à leur demeure, belle maison coloniale, petite mais commode, bien située, abritée par des arbres gigantesques, au seuil du grand bois.

J'appelai Bolgani.

— D'où viennent-ils, ces deux berlingots?

— Du Maroni.

— Que font-ils ici?

— Rien. Ils sont rentiers.

— Ils ont fait fortune?

— Probable! Ce sont des assassins en tout cas. Et libres, ce qui prouve que la justice des civilisés n'atteint pas tou-

jours les naturels. Au fond, ils règlent entre eux leurs petits comptes. C'est sans doute mieux ainsi.

— Bolgani, vous savez leur histoire?

— Comme le *Pater*.

— Alors, racontez.

Le Corse, cuit par un quart de siècle de Martinique, de Guyane et de Brésil, solide cependant, le regard terrible sous les sourcils broussailleux, rasé, le profil aigu et fin, avait roulé de Trinidad à Rio-de-Janeiro, marin, coupeur de bois, chercheur d'or, pétri de courage et avide d'aventures. Il parlait peu d'ordinaire, mais ses brefs récits, nourris de souvenirs précis, ne manquaient pas de saveur. Je l'écoutai.

— Voici : Ils étaient trois frères, employés comme payeurs dans la région de Manna et de Saint-Laurent du Maroni. Deux brutes et le plus jeune, le troisième, plus intelligent et d'esprit assez curieux.

« A cette époque je bourlinguais dans la Haute-Manna. Je revenais vers octobre d'une montée avec un Mexicain qui râlait de fièvre au fond de la pirogue.

« A l'heure du carbet, à la nuit, nous rencontrâmes les trois Sarramaccas qui se querellaient, les deux plus forts tapant sur le cadet.

« Je me gardai bien d'intervenir. Je n'attachai, d'ailleurs, aucune importance à la dispute de ces hommes de couleur.

« Un an après, je retrouvai, dans le bassin supérieur du Maroni les deux aînés, menant deux très belles pirogues et aidés par des hommes de leur clan. Je me renseignai. J'appris qu'ils avaient réussi et qu'ils trafiquaient tantôt de bois de rose, tantôt de balata, mais le plus souvent d'or qu'ils vendaient aux comptoirs anglais et hollandais de Saint-Laurent ou d'Albina. Le commerce du métal est libre. Les Sarramaccas en connaissaient la valeur.

— Ils avaient découvert un placer?

— Attendez la suite. J'appris, trois ans plus tard, le secret de cette fortune assez rapide. Je rentrais du territoire contesté du Karsévein qui fut sujet à compétition entre le Brésil et la France, et je m'étais arrêté à la maison

de douane sur l'autre rive de l'Oyapock. On peut l'apercevoir un peu plus bas de la maison de Barnidier. Quelle ne fut pas ma surprise de retrouver là mes deux phénomènes! L'un était couché, malade.

« Son frère, le plus haut des deux que vous avez vus tout à l'heure, gai comme un pinson, loquace, était attablé devant une bouteille de rhum... On m'expliqua qu'ils étaient venus là par le fleuve, au retour d'une expédition et qu'ils allaient se fixer à Saint-Georges.

« L'homme qui buvait me reconnut et me salua de la main. Le soir tombait. Nous mangeâmes la soupe de fèves et le bœuf boucané et, tant en créole qu'en anglais dont il connaissait les plus significatives expressions, le Sarramacca se prit à raconter leur vie, tout fier de faire étalage de leur succès.

« En fait, le négoce, la chance aidant, avait affiné l'homme. Je le constatai dès les premiers mots. Une telle et rapide fortune m'intriguait. Je pressai mon lascar de questions et excité par l'alcool dont il buvait de larges rasades, il parla.

« J'appris que, misérables, perdus, le frère le plus jeune avait, mourant de faim, trouvé un véritable petit trésor sous une roche, dans un creux rouge de la crique où personne, jamais, ne serait allé le chercher.

« Je résume, mais voilà ce qui s'était passé. Le cadet, comprenant la détresse où ils se trouvaient, incapables de profiter seuls de l'aubaine, avait décidé de porter les échantillons de pépites au comptoir de Saint-Laurent. On les eût payés pour une part de la découverte. Résolu, logique, ayant assez d'ascendant sur ses frères, il leur fit part de ses projets. Hélas! La convoitise avait été plus forte que la raison. Les deux aînés, après un colloque tragique, décidèrent de garder le secret et, pour empêcher le plus jeune de le livrer, le tuèrent. Le drame s'était déroulé un matin, au bord de la crique, dans le décor du grand bois mystérieux, avec pour témoins les singes rouges et les perroquets. Et la tête tournée vers le soleil, le cadavre avait été enterré, debout, selon le rite indien, au pied d'un fromager. Personne, jamais, ne se préoccupa du disparu.

Le hasard me faisait connaître un forfait commis quarante mois avant cette soirée dans le poste brésilien. Que m'importait ! Nous avons bien assez de régler nos affaires entre blancs.

— Et comment vécut-ils, les deux criminels ?

— Oh ! c'est très simple. J'ai su que pendant trois années pleines, sans relâche, ils firent des expéditions de plus en plus fructueuses, au lieu même de la découverte et qu'ils eurent le soin de porter l'or en plusieurs villes, afin de ne pas éveiller de curiosités. Ensuite, lorsqu'ils jugèrent la poche de métal près d'être vidée, ils groupèrent leurs réserves de monnaie à la banque de Cayenne et vinrent ici vivre du produit de leur travail, car il fallut lutter, vous pouvez m'en croire.

— Du produit de leur travail et de leur crime.

— De leur crime, c'est entendu ! Mais partout où il y a de l'or... conclut Bolgani. Et il n'acheva pas de formuler sa pensée, en désignant d'un geste brusqué l'infini vert de la forêt vierge.

UNE CHARITÉ

Au fort du Hâ, à Bordeaux, j'étais allé voir un prisonnier, lui apporter quelque réconfort et des nouvelles de sa famille qui habitait Avignon.

Le malheureux garçon avait été entraîné au gouffre de la déchéance par deux causes : une gourgandine coûteuse et la passion du jeu. Il avait volé une fois, deux fois; la dernière condamnation avait été prononcée pour émission de chèque sans provision.

Il attendait à la prison son transfert dans une maison d'arrêt. Je le trouvai grave, sans illusion sur le sort qui l'attendait : trois années à subir à Fontevrault. Il était averti. Mais il ne faut jamais désespérer des hommes, quelle que soit la noirceur de leur conscience, si l'âme existe encore, sauve et libérée, hors des souffrances physiques et des châtiments.

Je le constatai une fois encore.

Lorsque nous eûmes échangé des banalités et que je me fus efforcé de l'encourager, il me dit :

— Ne te chagrine pas pour moi. Je paierai ma dette. Je me referai, plus tard, une existence. Je suis guéri de mes vices, parce que j'ai appris, enfin, ce que valaient la vie et la liberté. Il y a plus malheureux que moi. Ecoute : j'ai pour voisin de cellule un forçat évadé qui s'est fait prendre en flagrant délit de vol. Son compte est bon.

« Nous avons communiqué, la nuit, par frappes au mur. Ici aussi il y a un code chiffré. Les vieux prisonniers le connaissent et l'utilisent. Je sais aussi qu'en 1912 il est parti de Cayenne sur un radeau avec quatre compagnons. L'un mourut de fatigue, l'autre fut happé par un requin, le troisième devint fou et s'enlisa près des palétuviers de la rive. Seul, le voisin, Ludovic Ponchet, gagna le Honduras. Il eut la nostalgie du pays, revint ici et, sans ressources, après quinze ans de liberté, se fit prendre pour un vulgaire vol. Il avait faim. Il était une épave à la merci de tous les mauvais conseillers. Pauvre « pégriot » ! Il retournera au pays des palmistes et des perroquets. Tu devrais le voir. Il doit avoir des souvenirs curieux. Tu es bien dans la maison. Tu auras la permission de t'entretenir avec lui.

— Ludovic Ponchet ?

— C'est moi ! Après ?

La voix était rude ; elle sonnait comme une bravade dans le décor blanc et nu du parloir, où le gardien nous avait laissés seuls.

A mes premières paroles, l'homme aux yeux éteints, à la face amaigrie, sabrée de rides, répondit, d'un trait, sans halte :

— Que voulez-vous savoir ? Je suis fait. C'est pas la peine de me dorer la pilule. Je retournerai là-bas aux frais de l'Etat. Voyez-vous, on est marqué dans la vie. Il n'y a rien à faire. J'ai quarante-huit ans. A vingt-deux ans j'avais déjà un vol à main armée et un meurtre sur le râble. Vous pensez qu'on m'a poudré. Vingt ans de dur. Les travaux, Saint-Laurent, Cayenne, Kourou, tous les chantiers, évadé trois fois, repris. La dernière fuite fût la bonne et, après dix ans de liberté, j'ai eu besoin de revoir le pays : Bordeaux, ses quais, Saint-Michel, « la Flèche », les petits coins, bars et maisons discrètes, où je fis jadis mes premières armes. Et puis, je voulais me venger de celui qui m'avait vendu, livré aux « bourres ». Je n'ai jamais eu de chance. Après avoir bourlingué partout, aux Antilles, à Madère, en Espagne, j'arrive ici, « sans un ». Fallait vivre ! J'ai fait tout. J'ai même volé.

« Quelle imprudence! Et le plus beau, le bonhomme que je cherchais, était mort, de sa bonne mort, dans un lit, un an auparavant. Ah! j'en « râlais ». Ma vengeance même m'échappait!

— Pourquoi cette dernière erreur, ce vol? Vous connaissiez les risques...

— Nature! Mais ça ne se raisonne pas. Je suis bon. C'est tout. Et puis, tant pis! C'est ma retraite à moi : le Bagne. Je serai demain un vieux bougre qui se tiendra peinarde. On a fauté. C'est entendu, mais quand on est allé au fond du malheur, on trouve toujours plus misérable que soi. Ainsi, en 1908, je fus envoyé à la section des incorrigibles pour évasion. Vous dire ce que j'ai vu là, serait trop long. J'avais pour compagnon un homme, jeune encore, totalement tatoué : joues, front, nez, bras et mains, le resté du corps aussi... et de quelle façon! Tous les soirs, attachés par une « manille » à la barre de justice, nous causions tout bas, bien bas, car c'est interdit. Je le questionnai : « Est-ce pour faciliter la tâche à Bertillon que tu t'es « arrangé de la sorte? »

— « Je m'ennuyais, me répondit-il, alors, pour passer le « temps, je me suis fait marquer. Avec cette gueule, j'ai « eu la paix. On m'a laissé tranquille. »

« Vous parlez d'un « même l'affreux! »

— Vous n'avez pas peur du bagne où vous allez de nouveau vivre?

— Non! C'est fatal! On ne s'évade que pour un temps. Je crois que la méchanceté n'est pas toujours le résultat de la misère que l'on subit. C'est une question de tempérament.

« J'ai tiré dix ans au grand collège. L'évasion ne hante le transporté que pendant les premières années. Après, on est maté; on accepte. En 1915, je me suis évadé de Saint-Laurent. J'allais être libéré. J'ai traversé tout le Venezuela à pied. Ça ne vous dit rien? Quatre mille kilomètres à travers les Andes. A la frontière de Colombie, à Cucuta, petite ville de 25.000 âmes, j'ai pu me cacher et travailler pendant dix-huit mois, comme mécano, dans une compagnie de chemins de fer, et puis j'ai erré à travers les pays

d'Amérique, jusqu'au jour où j'ai voulu venir en France, sur un coup de cafard.

« En rentrant, je rencontraï des hommes du bagne, qui avait fui avec trois femmes, dont une Chinoise. Les cinq hommes, tous des libérés, se conduisirent très bien avec les compagnes de hasard qui avaient accepté de les suivre par affection, par amour peut-être!

Et Ponchet ajouta :

— C'étaient presque des jeunes filles (*sic*).

« Ils étaient exténués, perclus. Ils reconnurent en moi, d'instinct, un ancien « popote ». Alors, en confiance, ils me prièrent de « garer » les femmes, de les remettre aux autorités mexicaines. Il se passa alors une scène que je n'oublierai jamais, les cinq « copains » savaient quel sort les attendait. Ils n'eurent pas de faiblesse.

« Un matin, devant la mer, près d'un port où ils savaient qu'ils ne trouveraient pas de repaire pour se cacher, de refuge dans l'espoir d'une autre existence, ils dirent adieu, tous les cinq, aux malheureuses. Adieu! vous m'entendez, pas « au revoir. » Ils les embrassèrent comme des sœurs, et, sans se retourner, les yeux secs, hallucinés, pareils à des fauves, ils reprirent le chemin de la forêt...

L'ancien bagnard se tut un instant.

— Que firent les femmes? demandai-je.

— On les employa dans un hospice. Quant aux hommes, je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, morts sans doute, tombés sur la route des sables, dans le grand bois. Mais ils avaient à ces compagnes, perdues comme eux, fait la charité de la vie, au lieu de les contraindre à les suivre plus loin, toujours plus loin, vers l'oubli, la délivrance problématique et plus certainement vers la mort.

Et Ponchet conclut :

— Racontez ça!... Qui vous croira?

LE MAORI

Sorti du bagne, mais condamné à la rélegation perpétuelle, le « Raton », ainsi qu'on le nommait, était préposé à la garde d'un magasin de matériel, dans les vieux hangars abandonnés de ce qui fut le pénitencier de la « Montagne d'Argent », transporté au bord de la rivière Kourou, à l'appontement de Guatémala.

Raton vivait seul, à moitié paralysé, bouffi d'une mauvaise graisse, blafard de teint. D'aspect sinistre, il inspirait à la fois l'horreur et la pitié. Chauve, les yeux sans cils ni sourcils, une pelade l'avait jadis transformé en « tête de veau. »

A moitié hébété, remâchant les mêmes histoires, après trente-cinq ans de Guyane, il achevait dans l'inconscience, à peine traversée de rares lueurs, son existence de misère et de honte.

Quand je le vis, il fumait une pipe grossière, en regardant couler le fleuve aux eaux jaunes. Là-bas se profilaient à l'horizon les îles du Salut au panache vert sur un ciel implacablement bleu. En face, sur l'autre rive du Kourou, le village : des cases, des maisons coloniales à toit de tôle, et, à l'extrême pointe, un autre pénitencier tombant en ruines.

Autour de nous, la brousse des bords du fleuve et la forêt vierge toute proche, avec son mystère, ses oiseaux éclatants, ses fauves et ses reptiles.

J'avais pour compagnon de voyage un ancien officier de marine, fixé depuis longtemps dans la colonie.

Le forçat nous aperçut et enleva son paillasson.

L'affreuse tête dénudée nous apparut.

Le visage eut un rictus atroce.

— Bonjour, Raton, lui dit mon camarade de mission; alors, toujours solide?

L'autre nous regarda et tendit la main pour toute réponse. Nous lui offrîmes du tabac et une boîte de lait condensé. Raton se traîna jusqu'à nous pour nous remercier.

— Quoi de neuf?

— Rien... Toujours les requins... et le Maori...

Et le vieillard regagna sa place, devant la case.

— Qu'a-t-il voulu évoquer par ces mots? demandai-je à mon tour.

Et voici ce que j'appris.

— « Il y a trente ans, deux rudes marins furent condamnés à mort pour crime de baraterie commis au large de Cayenne, en plein Océan, hors des routes ordinaires suivies par les navires.

« Leur peine fut commuée en travaux forcés à perpétuité.

« Les deux hommes étaient innocents.

« Une revision du procès s'imposait. Des pétitions signées de noms illustres circulèrent et, après une longue procédure, l'arrêt définitif reconnaissait l'erreur judiciaire.

« L'équipage qui avait, prétendait l'accusation, succombé sous les coups des deux frères, comptait un cuisinier qui survécut et les servit.

« C'était un Maori.

« Il ne s'exprimait qu'en un jargon polynésien, à peu près inintelligible et son seul témoignage avait suffi pour couvrir d'infamie et envoyer au bagne français les maîtres d'équipage.

« Par haine de race, l'homme de couleur, poursuivant une vengeance implacable, avait accusé formellement les deux seuls blancs du bord du crime abominable, le meurtre de l'équipage entièrement constitué par des indigènes.

« A la vérité, il y avait eu révolte, rixe, sans autre juge que le soleil et le vent, à l'ombre des voiles, après une traversée longue et tragique, des tempêtes, l'ivresse et la faim qui, sous les tropiques, transforment les hommes perdus en brutes sanguinaires.

« Les deux frères Hellebocque, Pierre et Etienne, se défendirent mal. Ils furent insolents envers les juges, se montrèrent bravaches comme des gentilshommes de fortune, fils d'anciens corsaires et aventuriers cyniques de la mer.

« Ils en avaient tant vu, que peu leur importait la justice des hommes.

« Ils échappèrent à l'échafaud, mais ce fut le pénitencier de Cayenne pour le cadet, celui de Saint-Laurent-du-Maroni pour le vieux loup de mer qu'était l'aîné, Etienne.

« Ils y restèrent.

« L'un disparut lorsqu'il fut réhabilité. Il a dû mourir quelque part, dans un coin ignoré du vaste monde. »

— Et l'autre?

— Le cadet? Pierre?

— Oui.

— Il est resté en Guyane.

— Pourquoi?

— C'est ici que se place le troisième personnage. Raton, que vous voyez dodeliner de la tête en fumant.

« Il fut le camarade de case et de travail de Pierre, pendant son temps de transportation. Et, dès les premiers jours, il raconta, en toute confiance et avec une sincérité qui frappa le bagnard, l'histoire du bateau, les coups de couteau, les meurtres, l'équipage ensanglanté et jeté à la mer par son frère et lui qui s'étaient défendus. Il dit l'horreur de la scène, le retour, l'arrestation un an après, sur dénonciation du cuisinier, le Maori, comme il l'appelait. Et toujours, inlassablement, il répétait : je suis innocent, Etienne aussi... »

— Mais, réhabilité, justice a été rendue?...

— Attendez la fin, mon cher coureur des bois! Un jour, Raton glissa sur cet appontement, précisément, et tomba dans le fleuve. Pierre Hellebocque se jeta à l'eau, au

secours du malheureux qui coulait à pic. Il le repêcha, mais au moment où Raton prenait pied sur la rive, une bande de requins de chasse se ruèrent sur le sauveteur qui, en quelques instants, sous les yeux du rescapé affolé, fut déchiqueté et disparut à jamais.

« On ne retrouva que le chapeau qu'il avait gardé et qui flottait sur l'eau.

« Raton, depuis, est resté dans une demi-inconscience. Toute sa vie a été abolie du coup. Il ne prononce que de rares paroles et cependant, dans la nuit de son cerveau, sont restés gravés les souvenirs de Pierre Hellebocque et il les résume par ces mots : les requins... le Maori... »

Une pirogue, montée par des Indiens Galibis et un prospecteur grelottant de fièvre, traversait le fleuve, venant du grand bois.

On pouvait distinguer, faisant escorte à la frêle embarcation, cinq ou six squales de belle dimension.

— Ils attendent le déjeuner, me dit mon camarade. On ne sait jamais! Un faux mouvement et la pirogue chavire. Alors! quel menu...

— Vous êtes sinistre.

— Vous vous étonnez encore, dans ce pays où tout croît, végète, meurt et renaît avec tragique rapidité. Tenez, écoutez Raton...

Et le vieux bagnard répétait en suivant les gestes harmonieux et rythmiques des pagayeurs :

— Les requins... Les requins... Le Maori...

LES HOMMES PERDUS

Dans un bar de Caracas, plein de musique et frémissant de danses, nous étions réunis, quelques prospecteurs et aventuriers, attendant le grand courrier pour New-York.

Il pleuvait, et cette pluie des tropiques roulait comme un déluge, avec de rares accalmies, noyait la ville aux murs jaunes et blancs qui semblaient déteindre et donner un ton laiteux aux ruisseaux.

Une nostalgie profonde nous accablait.

Nous avions dix mois de grand bois, du Brésil à la Guyane anglaise, et chacun de nous payait, depuis longtemps, son tribut à la fièvre ou à l'alcool.

Le bar était ce que sont tous ces repaires, où l'on ne demande à personne de réelle identité, discret, accueillant, bariolé de couleurs vives. Aux murs de brique et de bois, des lithographies violentes représentaient des beautés peu vêtues, des toreros et des chanteurs. Une véranda, à l'arrière de la salle principale, surplombait un ravin qui s'enfonçait vers les faubourgs.

Nous étions venus ici, délaissant la Guayra, parce que sur les rives de la mer des Antilles, et particulièrement au Venezuela, la population des ports est plutôt mêlée. Le couteau sort tout seul, semble-t-il, de sa gaine et nous connaissions trop, par expérience, les hasards et les dan-

gers des rixes et des rencontres avec les mauvais garçons.

Mais Caracas, à 15 milles du port, paisible et douce, où les fontaines chantent au cœur des belles places, des carrefours verdoyants, des vastes avenues, nous offrait à la fois plus de sécurité et de confort.

Un homme s'était joint à nous sur le bateau.

Il se nommait Pablo Hernandez. Trente-cinq ans, brûlé par le soleil, le masque glabre et dur, il regardait toujours les yeux mi-clos. De haute taille, musclé, les mains énormes, il avait conscience de sa force et parlait peu. Nous savions qu'il était déserteur de l'armée mexicaine, qu'il venait des territoires contestés du Carsévenne, chercheur d'or adroit, ayant dix ans de forêt vierge et de placers, au sud des trois Guyanes.

Un capitaine marchand nous offrit une liqueur d'orange, pernicieuse, d'un goût et d'un parfum rares. Nous étions réunis autour des bois où quelque fou avait eu l'idée de brûler de l'alcool, pour corser le délicieux nectar doré.

Les cœurs étaient ardents, les têtes chaudes après quelques lampées. Les souvenirs jaillissaient de nos lèvres comme s'envolent des oiseaux d'une cage ouverte.

Chacun racontait un épisode, une aventure, une folie ou un drame de cette vie passionnante et sans contrôle qui s'épanouit dans la nuit verte de la forêt où, sous le clignotement des étoiles, au bord de l'océan, veillent les requins.

Pablo Hernandez avait l'ivresse triste.

Il parla le dernier. Sa voix rauque et basse produisait une impression profonde et durable.

« A quoi bon? dit-il, ce que j'ai à rappeler me hante comme un mauvais rêve, si terrible, le dernier, que j'aime mieux... »

— Va toujours, fit un Hollandais blond, géant magnifique, aux yeux bleus d'enfant, nous sommes entre nous et nous pouvons tout entendre.

— Eh bien, voilà le souvenir que j'ai de certain coin de grand bois, à trente jours de voyage, au sud de Mana, en colonie française. Nous étions partis cinq, sur deux pirogues, avec des Indiens, sarramacas, pagayeurs éprouvés. On nous avait signalé un placer abandonné, mal travaillé

et riche encore en métal. Il s'agissait d'être patient. On ne nous avait pas menti. Nous arrivâmes, après quelques efforts! et « crevards » de fièvre, dans une sorte de cul-de-sac où l'eau de la crique tournoyait brusquement. Déjà nous avons fait halte, cinq fois au moins, en des endroits semblables. Une pirogue à peine déchargée de vivres chavira. Les deux Indiens se noyèrent en un trou où l'eau ronflait comme dans un vaste entonnoir. Le courant emporta les corps qui se brisèrent sur les rochers des rapides. Le placer était à un demi-mille environ, en forêt. On avait défriché jusqu'à la crique, pour faire un appel d'air. Notre troupe se composait de deux Américains du Nord, d'un Brésilien, d'un Portugais, failli de Bahia-Blanca, et de votre serviteur. On s'installa. Le camp fut rapidement dressé. Quatre jours après, réconfortés par une nourriture saine de viande fraîche, de gibier et de fruits, nous commençons à laver, dans un mince ruisseau courant vers la crique, des sables assez pauvres, cependant que le damné Portugais découvrait, sous l'humus, presque à fleur de terre, des roches chargées qu'il fallut casser à l'outil. Quel travail! Mais quel rendement! Pendant six semaines, poudre d'or et pépites grossirent notre butin. Mais nous avons compté sans l'approvisionnement à renouveler. Il fallait que trois d'entre nous remontassent vers Mana avec les deux pirogues, afin de les garnir de nouveau et, en même temps, déposer le métal en lieu sûr.

« Les deux camarades qui restèrent sur place, avec des vivres, étaient un Américain pas très brillant comme santé et le Portugais. Nous leur proposâmes d'emporter leur or. Ils refusèrent. C'est la coutume. Chacun pour soi, après la découverte. Ils gardèrent leur part.

« Nous eûmes, pour le voyage de retour, mille difficultés. Des payeurs inexpérimentés se trompèrent de crique. Il fallut rebrousser chemin, reprendre la vraie route et nous pensions aux camarades qui nous attendaient avec angoisse, car les provisions, même en les ménageant, devaient s'épuiser.

« Nous arrivâmes enfin à ce fameux placer avec un retard de plus de vingt jours. Quel spectacle nous atten-

dait! De nos deux compagnons il ne restait plus que des squelettes, bien nettoyés par les fourmis rouges. L'Américain, que nous reconnûmes à son revolver de gros calibre placé près des os de la main, était couché, les bras en croix. Pauvre diable!

« A trente pas, recroquevillé sur un sabre d'abatis, le Portugais gisait, loque abandonnée, un peu de cendre à côté du corps, le dernier feu, et à la place des entrailles, un paquet d'or, gardé par les mains crispées dont les ossements étaient disjoints. A trois mètres, un énorme serpent, un craje, flasque et à demi dévoré par la vermine de la forêt.

« Entre les deux hommes, sur le sol de l'Américain au Portugais, une traînée de métal précieux.

« Nous restâmes interdits, stupéfaits par ce que nous révélèrent ces vestiges. Il était simple de reconstituer la scène. Pendant que nous étions, à travers le grand bois, des hommes égarés, cherchant la trace de la bonne crique, les deux mineurs, épuisés par la fatigue et, aussi, par la faim, ayant brûlé leurs cartouches, ne comptant plus que sur les fruits peu à peu raréfiés, avaient eu conscience d'une fin prochaine, atroce.

« La passion de l'or, la convoitise, la cupidité animèrent sans doute l'Américain et le Portugais; celui qui tiendrait le plus longtemps aurait la belle part...

« Que se passa-t-il? Querelle, affolement de deux êtres dont l'esprit a chaviré? Crime, en tout cas. Et c'est le Portugais qui tua l'autre, à moins que ce dernier ne fût tombé exténué, attendant la mort; mais le browning près de la main ne nous indiquait-il pas une défense possible contre l'attaque du plus fort? Les fragments d'or qui marquaient le sol rouge, de l'Américain au Portugais, ne soulignaient-ils pas le vol après le meurtre?

— Et le serpent? questionnai-je.

— Un peu de calme; j'ai fini, continua Pablo Hernandez.

« Imaginez le matin dans la forêt, les bêtes vont chercher refuge, pendant les heures accablantes du jour. Notre camarade, malgré son trésor, git à terre, couché, brisé par la fièvre. Il est sur le chemin du grand serpent, du craje à

tête plate, aux anneaux terribles. L'homme comprend le danger. D'un dernier soubresaut d'énergie, par instinct de conservation, il se dresse, et, à coups de sabre, avant que le reptile ait pu le nouer, il l'abat. Vous savez tous, qu'une frappe, bien portée, triomphe de la bête. Elle s'écroule et l'homme, assommé par l'effort, vaincu à son tour, s'endort, en serrant contre lui la poudre d'or et les pépites... Et il meurt, lentement, dans le silence tragique de la forêt... Voilà ce que nous, les trois survivants, nous avons reconstitué. Nous sommes-nous trompés ?

— Non, c'est vraisemblable.

— C'est vrai ! J'en suis sûr ! Et puis, il y a le drame de l'or entre ces deux hommes. Nous nous comprenons fort bien.

Tout le monde, dans le bar, se taisait. L'un de nous, cependant, après un demi-verre de liqueur d'orange, demanda :

— Vous êtes restés sur le placer, après ?

— Oui ! la roche payait. On était venu pour ça !

— Mais les deux morts ?

— On creusa un trou profond, au pied d'un énorme ébène vert, et l'on y jeta les restes des deux hommes. On y joignit le serpent à la peau distendue.

— Et l'or ?

— L'or aussi. Et l'on combla la fosse. C'est la loi de la forêt.

LES CHEVEUX BLANCS

Les Anglais ont fait de Sainte-Lucie une colonie comme ils les aiment : confortable et à l'image de la mère patrie. L'île est pauvre; le commerce et les plantations d'un maigre rapport. Cependant quand le transatlantique fait escale à Port-Castries, le voyageur est heureux d'apercevoir la ville bien tracée, au milieu d'un véritable bouquet de verdure.

Le jardin botanique est un enchantement.

Il s'étend au cœur de la petite cité, et rien n'y manque : pelouses, parterres fleuris, dans un décor tropical que dominent les hauts palmiers et les cocotiers. Il y a même, pour les petits enfants, une nursery avec du lait frais.

Les insulaires ont pensé à tout.

L'escale n'est prévue que pour deux ou trois heures. Exceptionnellement elle dura une journée et une partie de la nuit, lorsque j'y passai.

Je descendis à terre avec un créole de Caracas qui regagnait son pays souvent en effervescence.

Il connaissait Sainte-Lucie et fut pour moi un cicerone précieux.

Un grand diable de noir entra dans le bar où nous prenions le punch glacé et, à mon étonnement, lut un verset de la Bible, vendit des tracts pour une œuvre pie, salua

et sortit comme il était venu, digne et rigide, non sans avoir absorbé au comptoir un whisky-soda.

Je n'étais pas à Sainte-Lucie, à vingt jours de mer de Saint-Nazaire, mais dans un quartier de Londres!... Et j'en fis la réflexion à mon compagnon qui, lui, avait l'habitude de ces petites démonstrations.

Il rit de ma surprise et me conduisit ensuite chez un marchand de curiosités.

C'était un homme court sur jambes, large et rose, avec des yeux ingénus sous les larges lunettes d'écaille. Ancien matelot, il s'était fixé dans l'île mélancolique où il retrouvait, avec le soleil en plus, le goût de son Yorskire natal. Et puis l'illusion est tenace au cœur de ceux qui ont longtemps voyagé. Elle les berce. Elle leur donne la foi.

Tel était notre hôte.

Il vendait, dans une petite boutique où régnait un ordre parfait, des coraux, des fleurs marines desséchées et des poissons étranges, naturalisés. Ces animaux hérissés de piquants ont des têtes trouées d'yeux énormes, ornées de becs comme des perroquets.

Sur certains coquillages brillants et lisses couleur de châtaigne, des calligraphes habiles avaient gravé le *Pater*.

Ce bric-à-brac m'amusait. Je fis un choix de souvenirs et je me préparais à quitter le marchand lorsqu'un indigène entra, d'aspect pauvre, mais d'une rare propreté.

Il était jeune, trente ans à peine. Il enleva son chapeau de paille et je m'aperçus qu'il avait les cheveux entièrement blancs. Le contraste avec sa figure noire était saisissant. Il posa un paquet sur la table du naturaliste et dit qu'il repasserait.

Comme je ne dissimulais pas ma surprise au marchand :

— Ce qui vous paraîtra plus étrange encore, fit-il, c'est l'histoire de ce pauvre diable.

Le vieux marin, en veine de causerie, me dispensa de le questionner et continua, tout en bourrant de tabac blond sa courte pipe de terre rouge :

— Voilà huit ans que j'ai ouvert cette boutique, et j'ai toujours connu le brave « boy » que vous avez vu. Il fut employé à Port-Castres comme garçon de courses dans

le grand magasin central. Il vécut aussi de petits métiers, tous plus variés les uns que les autres. Il se fit pêcheur et il recueille pour moi des spécimens de la faune et de la flore marines que je conserve et travaille par des procédés dont j'ai le secret.

« L'homme avait déjà les cheveux blancs quand il arriva dans l'île. Il me raconta sa vie avec sincérité et des voyageurs me confirmèrent ses récits. « White-Hair » ainsi qu'on l'appelle ici, est né enfant du hasard, en Guyane anglaise. Il courut le pays avec des coupeurs de bois de rose et des balatistes. A dix-huit ans, attiré par l'éternel mirage du métal, il descendit vers Paramaribo pour aller faire de l'or avec des mineurs téméraires et décidés.

« L'accident dont il fut victime eut lieu à quarante milles à l'intérieur, en pleine forêt vierge, sur les bords du Surinam River.

« Les chercheurs d'or avaient pour escorte des Javanais et des Indiens. Un soir, « White Hair » alla avec l'un d'eux ramasser des branches pour achever la construction du carbet. Il s'éloigna du camp, se perdit, et, la nuit venant vite, s'arrêta au pied d'un arbre bifide qui s'élevait vers le ciel comme un immense V.

« White Hair » cria. Il fut entendu, mais ses camarades étaient loin et dans l'instant même le noir fut enlacé par un énorme crage, une variété de serpent, long de quatre ou cinq mètres, qui était lové près de l'arbre et qui se jeta sur la proie offerte. Toutefois, grâce à la disposition du tronc, « White Hair » se trouvant au centre du V, le reptile serrait le bois qui protégeait le malheureux.

« Cependant, le monstre cherchait à glisser sa tête et à atteindre l'homme, ainsi emprisonné...

« La nuit descendait, rapide, et de minute en minute l'angoisse affolait le malheureux qui se garait de la tête plate du crage avec effroi.

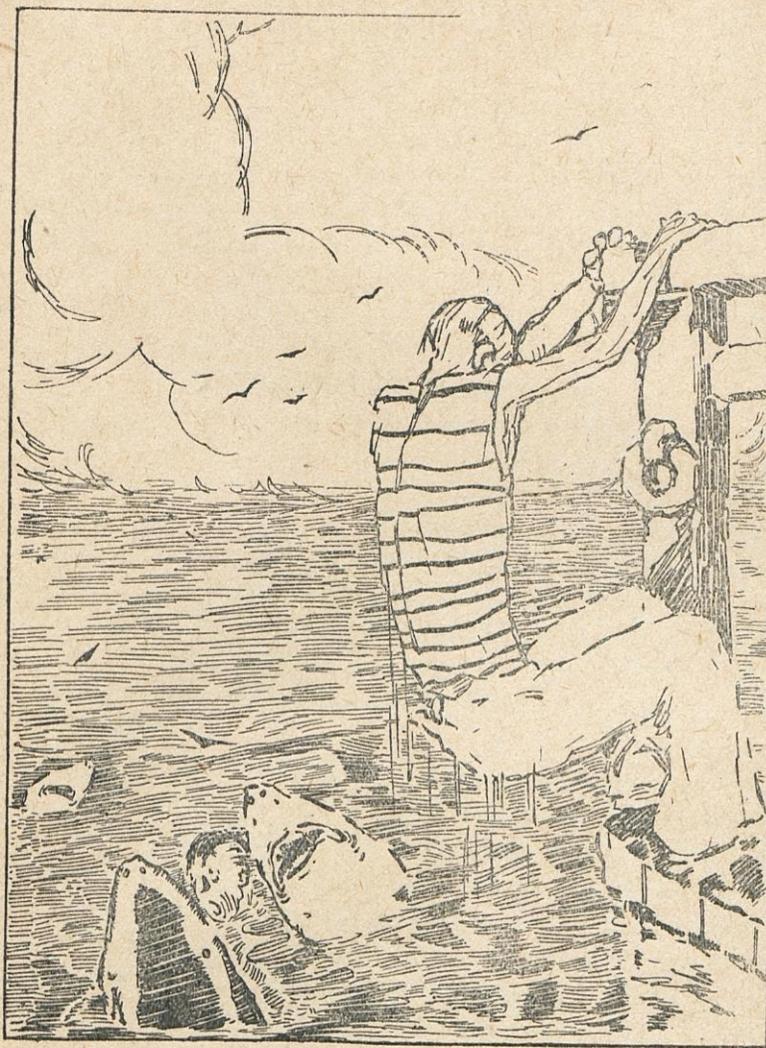
« Il ne perdit pas son sang-froid, dégagea sa main droite, saisit son sabre d'abatis, large et solide, et comme il ne pouvait faire qu'un mouvement très réduit, il pesa de toute sa force sur la peau du serpent et le scia, littéralement.

Arrivé aux vertèbres, il les disjoignit, et l'animal, vaincu, glissa à terre comme un câble coupé.

« Alors seulement les cris des camarades se rapprochèrent. Ils portaient des torches et c'est à leur clarté qu'ils s'aperçurent que le malheureux avait les cheveux blancs...

« Voilà, mon cher Monsieur, une histoire rigoureusement exacte. « White Hair » est resté hagard deux longues années. Il ne recouvra sa raison que grâce à des soins constants. Lorsqu'il quitta l'asile de Paramaribo, il abandonna pour toujours le pays de la forêt, de l'or et des fauves. Il gagna comme domestique quelque argent à bord d'un cargo et vint se fixer ici.

« White Hair » a de la conduite et le pasteur l'estime. Mais quand il regarde les reptiles empaillés qui sont en vitrine, il ne peut se retenir de cracher à terre et de leur montrer le poing! »



LE MAORI (page 51).

MANGE-MORT LE RESIGNE

Le gaillard d'avant du *Puerto-Rico*, par un beau clair de lune comme il n'en existe que sous les tropiques, était grouillant de passagers de pont.

La coulée de lumière descendait du ciel sur la mer et le vaisseau filait parmi les vagues légères d'un Océan apaisé, dans un ruissellement de métal, une immense résille d'argent.

Il y avait là des gens de toutes conditions, des émigrants, des aventuriers vaincus, des meurtris de la vieille Europe encore frémissants de la grande guerre, exilés volontaires et déçus, des soldats permissionnaires, des créoles infirmes, des hommes anonymes et sévères qui n'avaient plus pour fortune que leur sang. Et de cette réunion hétéroclite d'humanités diverses, soumises à la douleur, à l'orgueil ou à leur instinct, une voix de femme monta dans la nuit, une voix douce et forte à la fois, splendide, d'un timbre pur, sans défaillance. Que chantait l'inconnue? Des romances et de vieux refrains, des rondes et des berceuses que d'autres voix, à la reprise, transformaient en mélopées mélancoliques et tendres.

Accoudé au bastingage, je ne pouvais détacher mes yeux des groupes qui se silhouettaient en ombres mouvantes sur le sillage éblouissant de la lune.

Une main toucha mon épaule... Je me retournai. C'était le second qui flânait avant de prendre le quart.

— Eh bien, me dit-il, vous êtes servi, poète?

— Tout à fait! Quelle impression ineffaçable!

— Bah! vous en verrez d'autres!

Nous avions quitté Trinidad vers midi, par grosse mer qui, brusquement, s'était calmée. Nous voguions vers Dé-mérara, Paramaribo et Cayenne.

— Savez-vous, reprit l'officier, que nous avons embarqué trois évadés du bagne de Saint-Laurent?

— Non. Où sont-ils?

— Ils dorment, car ils étaient ivres lors de la prise. La police anglaise les avait cueillis sur le port, où, par imprudence, ils causaient quelque scandale. Nous les verrons demain. Ils sont à fond de cale, sous bonne garde. D'ailleurs, vous avez vu les squales qui suivent le navire. On ne tente pas le plongeon dans ces parages.

Le lieutenant « en premier » me quitta pour son poste de service et je restai sur le pont, jusqu'à une heure avancée à écouter la voix de la femme qui épuisa un répertoire varié, populaire et sentimental.

.

Je m'éveillai, comme d'ordinaire, de grand matin, à l'heure de la toilette du bateau.

C'est l'instant délicieux, passé en pyjama, à marcher de la poupe à la proue, dans le miracle de la mer et du ciel.

Rien que l'immensité! Pas une voile... Le soleil s'est levé décrivant son orbe de feu à travers des nuages gris de perle et roses. Des mouettes égarées nous escortent, puis disparaissent. D'énormes poissons-marteau bondissent hors de l'eau à quelques mètres de l'hélice. Des requins mangent tout ce qui tombe du bord. Des poissons volants zèbrent la crête des vagues; leurs ailes bleues brillent aux rayons du jour, nacrées, et passent par toutes les couleurs du prisme. Au loin, des baleines lancent au ciel leurs jets neigeux de gouttelettes qui retombent en cascade. Un monde mystérieux et monstrueux est en chasse

perpétuelle à travers les masses houleuses de l'Océan. C'est pourtant la solitude infinie. Le vent du large souffle, enivrant et fort...

Au petit déjeuner, l'officier qui était un compagnon de voyage aimable et disert, me dit :

— J'ai vu le charmant trio, au réveil.

— Alors?

— Dégrisés, ils se lamentent sur leur destin, tantôt arrogants, tantôt écrasés par le mauvais sort. Un seul, résigné, a compris que la lutte est impossible. C'est un vieux bagnard de cinquante-cinq ans, déjeté, fébrile, marqué par une vie atroce, mais intelligent et correct de langage. Il ne me paraît pas mentir, ce qui est rare.

— Peut-on le voir, lui parler?

— Certainement! Nous lui donnerons du tabac; c'est défendu, mais tout de même lorsqu'on songe à ce qui l'attend à Saint-Laurent-du-Maroni!

Une demi-heure après nous étions réunis dans une pièce exigüe servant de resserre aux cuisiniers pour les conserves et les légumes. Un gardien, surveillant militaire qui allait rejoindre son poste en Guyane, amena le bonhomme et nous laissa seul avec lui.

— Comment t'appelles-tu? lui demanda le lieutenant, après l'avoir fait asseoir sur une caisse de lait qui semblait être un trésor pour le bagnard.

— Sylvain Bergerot, 22.804, dit « Mange-Mort », aux travaux à perpète.

— Pourquoi ce sobriquet?

— Toute une histoire!...

— Dis-la. C'est ton histoire?

L'homme gouailla :

— Je n'en ai pas mieux à vous offrir, mais si c'était un effet de votre bonté, on pourrait pas avoir un peu de lait, une boîte?...

Il hésita :

— Une demi-boîte, quoi... On a trop bu ces jours-ci... Vous comprenez?...

Mon camarade prit une boîte et la donna au forçat.

On lui fit servir un bol de café et un biscuit frais.

— Vous permettez que je mange d'abord? Je jacterai après. Parole... Mais ça ira mieux.

Il engloutit ce déjeuner inattendu, s'essuya les lèvres du revers de la main gauche, et raconta :

— Mon père avait été relégué à la Nouvelle. J'étais un gosse de douze ans. Ma mère obtint d'aller rejoindre le condamné à l'île de Nou, deux ans après, et je fus du voyage. Quatorze ans, pas très bon sujet, vivant de cent métiers dont pas un de bon. J'avais quitté l'école à treize ans. Pas trop mauvais écolier. C'est un oncle qui, par pitié, s'occupait de moi, car la mère était en service. Une fois arrivé en Calédonie, j'eus les pires fréquentations. Toujours en « rebife », toujours en révolte. La mère mourut des fièvres. Quant au père, il était devenu plus souldard qu'avant son départ, à la suite de plusieurs mauvais coups qui avaient fait de lui un pilier de Centrales. A quarante-deux ans, il purgeait sa dixième année de taule. Bon pour la relègue... Et depuis, un pauvre type à moitié idiot, abruti et qui s'en alla en crachant ses poumons. Voilà pour la famille. Seul à la Nouvelle, j'étais employé sur une concession, mais « caillou » comme pas un, je ne restais que quelques mois dans chaque place. Alors je commençai à me débrouiller. Pris pour vol et condamné à six mois, puis à deux ans pour coups et blessures. Beau début. A la conscription, je fus réformé pour insuffisance cardiaque! Vous parlez d'insuffisance! J'ai cinquante-cinq ans, cinquante-six bientôt, et je bourlingue encore. Alors! Un soir, au cours d'une rixe, je descendis un camarade. J'étais bon. Je butai un surveillant qui, d'ailleurs en réchappa, et je courus la brousse. Une autre aventure m'attendait. Je pris la mer, parcourus les îles et me mêlai aux canaques.

« Vous savez, les concessionnaires sont durs pour eux. Il y eut des révoltes réprimées dans le sang. Moi, je suivais la foule, car je pouvais ainsi me cacher parmi les hommes de couleur dont j'étais devenu l'ami. Braves types, au fond, hospitaliers. Ils donnent tout ce qu'ils ont : armes, peaux, poteries, pour peu qu'on les regarde avec envie. Et quelles mœurs! Je fus long à m'y faire. Pour être bien avec eux, gagner leur entière confiance, j'ai

adopté leurs croyances. J'entendais le diable qui marchait sur les pierres des rivières; je prédisais les maladies ou les morts, chaque semaine. Le hasard me servit. Leurs vénérables pendent le défunt à un arbre et ils exigent des provisions, des offrandes, de la nourriture pour le « machabée ». Quand ce dernier est trop vert, quand il ne tient plus ensemble, on l'enterre et il garde avec lui les offrandes. Notez encore que les naturels mangent tout ce qui vient de la mer, poissons ou noyés.

— C'est exact?

— Vous pensez bien que je n'invente pas. Ils ne s'attaquent pas aux vivants des îles, mais ce que le flot rejette sur les grèves est de bonne prise. J'ai dû, sous menace de châtimens, partager leurs fameuses ripailles, car le sorcier canaque voyait en moi un rival.

— Alors, vous avez mangé...

— Ah! je n'en sais rien, mais je ne pourrais pas l'affirmer... Et un soir, dégoûté, écœuré, j'ai renversé leur marmite et pris le large.

« Hélas! un orage m'a rejeté à quelque vingt milles de là sur une concession française où je fus cueilli. Les juges et la police manquaient d'ouvrage. Je m'étais caché parmi les naturels pendant quinze mois. On me reprenait. J'étais fait. J'ai tout avoué, tout raconté : le meurtre, l'affaire du surveillant. Bref, bien noté comme je l'étais, j'en ramassai pour vingt ans. L'histoire avec les camarades m'a porté tort. En prison, les camarades crachaient à terre quand ils passaient près de moi. Ils m'appelaient « Mange-Mort ». Je savais bien pourquoi. Et chaque fois je voyais rouge. Transporté à la Guyane, ce fut le même tabac. A Saint-Laurent, à la Montagne d'Argent, à Kourou, je fus pour tous « Mange-Mort ». J'ai cherché à m'évader. Une fois je suis resté deux ans au Vénézuéla. Un soir de « dringue », j'ai été poissé et renvoyé franco au pénitencier. J'en suis à ma cinquième évasion. C'est fini. A mon âge, il faut se ranger, même au « Grand Collège », parce que, d'abord, la lutte est inutile. Un jour ou l'autre, il faut y passer, à moins que la « Camarde » ne vous « sèche » en forêt. Et voilà... »

L'homme baissa la tête, garda le silence.

L'officier lui offrit des cigarettes.

— Non, merci, je préfère le tabac pour la chique. C'est plus fort, ça « rape » mieux...

Il se leva, et, traînant sur les mots :

— Merci, pour la boîte de lait... S'il y a un boulot à faire, je suis là. Ça améliorera la « moque »... Surtout, pas crever de faim... « Mange-Mort » ! croyez-vous, mon officier ? On n'a pas idée d'un « chaffre » pareil...

Et, dédaigneux, il haussa les épaules.

LA LOI DE LA FORET

Sur la piste tracée par les buffles, en forêt, nous allions, exténués après une journée étouffante. Nous devons arriver à l'habitation d'un colon établi depuis vingt ans, à soixante milles au sud du Maroni.

Notre groupe se composait d'un ancien avocat, Alain Badrie, de trois prospecteurs : Watson, Anglais terrassé par l'alcool mais précieux indicateur; Bolderia, Vénézuélien, soldat déserteur après une histoire de jeu, et le plus curieux homme que j'aie rencontré, Austin Branwall, d'origine canadienne, coureur des bois et mineur. Il était haut de six pieds, taillé en force, mais maigre, ses muscles noués autour des os, comme des cordes.

Une navaja mexicaine, bien lancée, lui avait endommagé le jarret au cours d'un combat singulier avec un rival, et il traînait un peu la jambe gauche.

La tête tenait de l'ascète et de Don Quichotte. Un front vaste sous le cheveu rare, des yeux gris enfoncés, loyaux et cruels à la fois, un nez mince et trop long, de lourdes moustaches grises effilées, cachant la bouche sensuelle, un menton volontaire, composaient le masque, assez dramatique, posé sur un cou disproportionné, énorme.

Branwall s'était joint à nous à Démérara.

Il était libre après une expédition sur le territoire de

Caracas, expédition commerciale malheureuse d'ailleurs, et il nous avait offert ses bras et sa connaissance du sol et de la forêt, car il avait jadis travaillé dans les Guyanes.

Il parlait peu.

Mais ce soir, à la halte chez notre ami le colon, il sembla se recueillir, lorsque nous eûmes mangé le couac et le pac rôti, et remuer des souvenirs.

— C'est le cafard, Branwall! lui dis-je.

— Non.

— Vous n'avez pas de femme qui vous attend?

— Plus maintenant! Elle est morte en Alaska, tuée par des loups. Je l'ai enterrée avec le dernier de mes chiens, une bête comme on en voit peu.

Et brusquement, il jeta à l'assemblée : « Savez-vous, mes camarades, que les hommes sont abominables! »

— Quelquefois.

— Souvent! croyez-moi. J'ai cinquante-deux ans et trente-quatre de voyage, prospections et forêt. J'ai rencontré tout ce que l'on peut souhaiter comme spécimens. Et j'en suis arrivé à cette constatation que devant l'amour où l'argent, les esprits s'affolent, les cœurs se durcissent, les êtres les mieux trempés deviennent des sortes de monstres!

— Les personnes présentes sont exceptées, dit Alain Badrie, car si vous l'ignorez, Branwall, nous avons tous aimé, ici, et tous, couru après le métal.

— Ne plaisantez pas, l'ami, écoutez plutôt une histoire que j'ai présente à ma mémoire, parce que la clairière où nous sommes, avec le feu qui brûle, l'heure nocturne, le silence haché par le bruit des bêtes, le souffle du puma, les cris des perroquets, les miaulements du chat-tigre, évoquent le décor où se déroula certain soir, un drame atroce.

Nous avons allumé les pipes devant les grogs rapidement composés, parfumés de mangues et de sapotilles — une recette de Bolderia — et nous écoutions Branwall.

— Il y a quinze ans environ, nous courions, misérables, six compagnons unis par le malheur, après une insaisissable fortune, de placer en placer. Partis en mars, de Saint-Georges de l'Oyapoc, nous étions arrivés en juin, au

sud, en une région d'une extraordinaire fertilité, avec, çà et là, sur le sol, de vastes taches rousses, dénudées, que traversait une crique chantante, roulant sur son lit de sable fauve. Il y avait certainement de l'or à cet endroit. On fit un campement et, pendant deux semaines, on travailla ferme, sans trop de résultat. Le sable et les alluvions payaient à peine.

« Et coup sur coup, en trois jours, on découvrit dix énormes pépites qui faisaient bien, au total, une quinzaine de kilos. Le fait nous remplissait de surprise, de bonheur et de confusion. On gara le trésor dans la boîte de fer de la prospection et nous continuâmes à piocher, à surveiller le sluice, à laver la terre.

« Depuis la découverte, deux camarades, deux Chiliens assez sournois, paraissaient plus sombres que de coutume. Lorsque nous levâmes le camp, pour regagner le fleuve et descendre, de nouveau, vers Saint-Georges, nous dûmes nous partager la besogne. Nous avions trois pirogues. Celle de tête était occupée par les Chiliens, qui partaient toujours les premiers, afin de reconnaître les dégrands d'accostage, pour le repas du soir. Quatre payageurs nègres bosch, se relayaient pour la nage des embarcations.

« Un matin, alors que Gomez et Santos, les deux Chiliens, devaient attendre les ordres de Badrie, chef de l'expédition, nous trouvâmes les hamacs vides et la pirogue de flèche disparue. Sur le moment nous n'attachâmes pas grande attention à ce départ, mais Bolderia poussa tout à coup un cri suivi de blasphèmes. Nous accourûmes. Les Chiliens avaient emporté la plus grosse partie de l'or. Nous étions fixés. Nous partîmes à leur recherche. Ce fut une harassante poursuite, sans un mot, sans une imprécation. On n'entendait sur l'eau calme du fleuve immense, que le bruit rythmique des pagaies. A un tournant, nous aperçûmes, sur la berge, trois corps, ceux des deux payageurs étranglés et de Santos, le cou tranché d'un coup de sabre d'abatis.

« Il était facile de reconstituer le drame. Santos et Gomez avaient voulu se débarrasser de témoins gênants. L'un d'eux, dans un tragique corps à corps, avait égorgé l'agres-

seur. Quant à Gomez, il fuyait ce champ de bataille. Il était seul désormais. Nous gagnions assez rapidement de temps, pour le rejoindre, avant le soir. En effet, le soleil n'était pas encore très bas lorsque nous vîmes, sur la rive, Gomez levant les bras au ciel.

« Le colloque fut bref.

« Il nous remit le butin. Nous n'eûmes même pas à le menacer de nos armes.

« Il nous supplia de le prendre avec nous.

« Pour toute réponse, nous détachâmes la pirogue qui l'avait conduit à cet endroit et nous la primes en remorque. Nous lui laissâmes des vivres et ses armes.

« Il comprit que nous l'abandonnions. Alors, il nous montra, à trente mètres et le surveillant, un énorme serpent, lové, en chasse et qui attendait le moment propice pour bondir, sa petite tête triangulaire agitée d'un mouvement continu. »

— Alors, vous l'avez sauvé, fis-je.

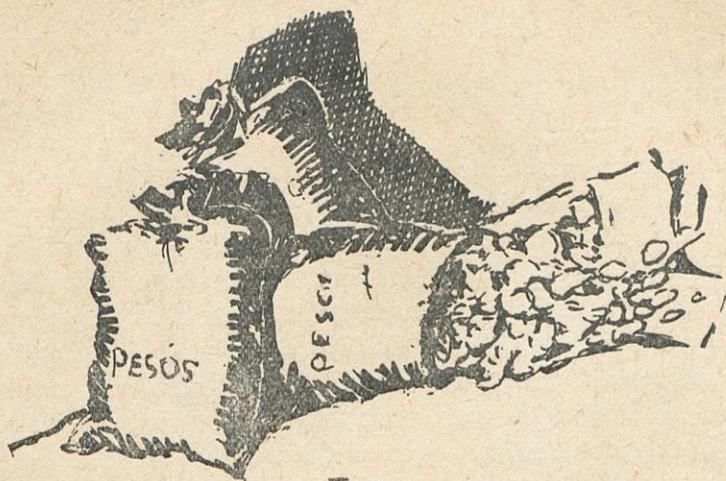
— Il avait ses armes et de la nourriture. Nous glissâmes, de nouveau, sur le fleuve, laissant Gomez qui, suant de terreur, hurlait en priant Dieu, immobile et comme fasciné déjà par le monstre.

— C'est atroce, Branwall. Vous, un brave type, vous n'avez pas protesté?

— A quoi bon! Les autres ne pardonnaient pas. Gomez avait trahi. Il restait au milieu même de son forfait. C'est la loi de la forêt.

Branwall se tut. Et comme le feu s'éteignait, il jeta des branches sèches sur le brasier, afin que la flamme éloignât les reptiles.





LE FAUX MONNAYEUR

De grand matin, sous un ciel de cuivre, la forêt tropicale fumait. Une buée bleue montait de la terre et enveloppait les vertes lianes d'un léger brouillard. Un à un, les oiseaux se taisaient. Les serpents allaient veiller le passage des bêtes, lovés parmi les feuilles. Les fauves, tapis au fond des fourrés, sous les rochers ou dans les lits desséchés de criques perdues, après la chasse nocturne, somnolaient.

La forêt vierge appartenait aux hommes ou, du moins, ils en avaient l'illusion.

Nous franchîmes une dernière étape jusqu'à la frontière du Venezuela et de la Guyane anglaise, proche du delta de l'Orénoque, où les Indiens Guaranos, sur un sol marécageux, vivent de pêche et de chasse.

Nous revenions, déçus, d'une prospection lointaine.

Une halte à un village, où nous trouvâmes installé l'inévitable Chinois, trafiquant de tout, nous permit de nous restaurer et de réparer nos vêtements en lambeaux.

Notre compagnie de six hommes, exténués et brûlants de fièvre, n'avait rien de séduisant.

On mangea le poisson salé, le manioc et les conserves. On but beaucoup.

L'un de nos camarades, à tête sinistre et dont nous nous étions toujours méfiés, monologuait en jouant avec son couteau. L'alcool dont il était privé depuis deux semaines le rendait loquace. Au demeurant, nous avions pris l'inconnu à Démérara, un soir d'escale. Nous nous doutions bien qu'il venait du Grand Collège de Cayenne, mais que nous importait! Il prétendit être ancien ajusteur, avoir échoué à Fort-de-France, bourlingué, pendant six ans, dans la mer des Antilles, et se nommer Fleurian. Tout cela était une fable, nous le comprenions, mais nous avions besoin de bras.

Depuis un an il trimait avec nous.

— Ah! ce couteau, disait-il dans son excitation d'alcoolique, que de souvenirs il me rappelle!

— Bons ou mauvais? fit l'un de nous, narquois.

— Mauvais! Vous ne pouvez pas savoir puisque je n'ai jamais avoué.

— Avoué?

— Oui, ça y est! J'ai lâché le mot! J'ai tiré quatre ans, mais il ne m'ont pas gardé et depuis dix ans je suis libre. Vous n'iriez pas me « donner ».

Et d'un seul trait, sans peser les mots, il raconta le crime banal.

— J'ai tenu, jadis, un bar à Toulon et épousé une fille de Draguignan, belle, et qui, volontiers, s'en laissait conter. J'arrivais dans sa vie, après les autres. J'ai voulu être seul, le patron. Ah! j'en vis de toutes les couleurs avec celle que j'avais choisie...

« Tout et tout! Des petits amis coûteux, des entreprises ridicules avec des monteurs de bateaux qui coulaient à pic, le jeu, les courses! Et la ruine, en fin de compte.

« Lorsque je fus fauché, sans un, raide, Marinette — un joli nom, hein! pour une gaupe! — voulut me plaquer. Alors! j'ai vu rouge. J'avais tout subi, tout accepté, parce que j'étais « chipé ». Mais la misère, ça dessaoule! Je compris le rôle abominable joué par celle qui portait mon nom, et après des querelles atroces, je l'ai butée, refroi-

die... J'étais bon. Le procès ne traîna pas, et je fis le grand voyage. »

— C'est ton affaire. Pourquoi en parles-tu? dit Thomson, un Anglais flegmatique et dur.

— Parce que ça me plaît! répliqua Fleurian.

Il lampa une dernière gorgée de tafia et, la bouche mauvaise, continua :

— Parce que je voulais vous prouver que j'étais un homme et qu'il est inutile de crâner, à présent. Nous sommes sur le sable. Nous ne réunissons pas mille florins à nous six. Où allons-nous nous refaire? Le savons-nous seulement? Point d'embarquement : la Guaira; et après? Les Américains sont plutôt durs. Rien à faire dans les Etats. Quant au Venezuela, très peu pour moi. C'est un pays d'opéra-bouffe où les révolutions se suivent et se ressemblent. Il y a peu à gratter pour des coureurs des bois ou des chercheurs d'or nettoyés.

« Alors j'ai pensé qu'on pourrait toujours se débrouiller autrement en revenant soit à la Guadeloupe soit à la Martinique. »

— Et s'embaucher chez les rhumiers? demandai-je. Je n'ai aucun goût pour ce travail.

— Mais non, fit Fleurian en éclatant de rire. Et, parlant plus bas, malgré l'indifférence taciturne du Chinois, il haïcha les mots :

— On peut se défendre, ni vu ni connu. A six on se sauve!

— Comment, et avec quoi? questionna de nouveau Thomson.

Alors, de la ceinture de cuir où l'on garde la poudre d'or et les pépites, Fleurian retira une petite boîte de bois. Lentement, il l'ouvrit. Nous nous étions rapprochés. Il posa sur la paume de sa main deux grosses pastilles de plâtre. Il eut un rire cynique et les montrant à Thomson, il déclara :

— Avec ça! je sais en faire! Je suis fort pour le « chocolat! »

Nous nous étions écartés, comme d'une bête venimeuse,

haletants, sans une parole, car nous avons reconnu deux moules destinés à fabriquer de la fausse monnaie, l'un à l'effigie de la Semeuse, l'autre à celle de Georges V d'Angleterre.

Fleurian ricanait et il gouailla :

— Et l'on a le choix, argent et or!

Alors il se passa cette chose effroyable. Thomson avait saisi la main du mauvais compagnon et la broyait, cependant que celui-ci, de la droite restée libre, cherchait à le frapper du couteau à cran d'arrêt qu'il tenait dans ses doigts crispés.

Fleurian hurlait sous l'étreinte.

Thomson aperçut l'éclair de la lame effilée pointée vers lui, et, d'un coup de tête formidable, comme un béliet, il écrasa la face grimaçante de l'ivrogne qui tomba les bras en avant, pareil à un polichinelle disloqué.

L'homme du crime avait fait passer devant nos yeux la vision infernale du baigne, la vie de honte et de misère, l'abjection et l'horreur des forçats qui traînent leur peine et leur déchéance le long du Maroni.

Et nous avons eu peur...

Pauvres, douloureux, nous l'étions. Vaincus, peut-être, mais prêts à recommencer la lutte et triompher un jour ou l'autre.

Mais pas ça, pas ça...

Dans la main de Fleurian il ne restait qu'un peu de poussière blanche, les moules détruits par la poigne de fer de Thomson.

Le Chinois, obséquieux et grave, nous dit :

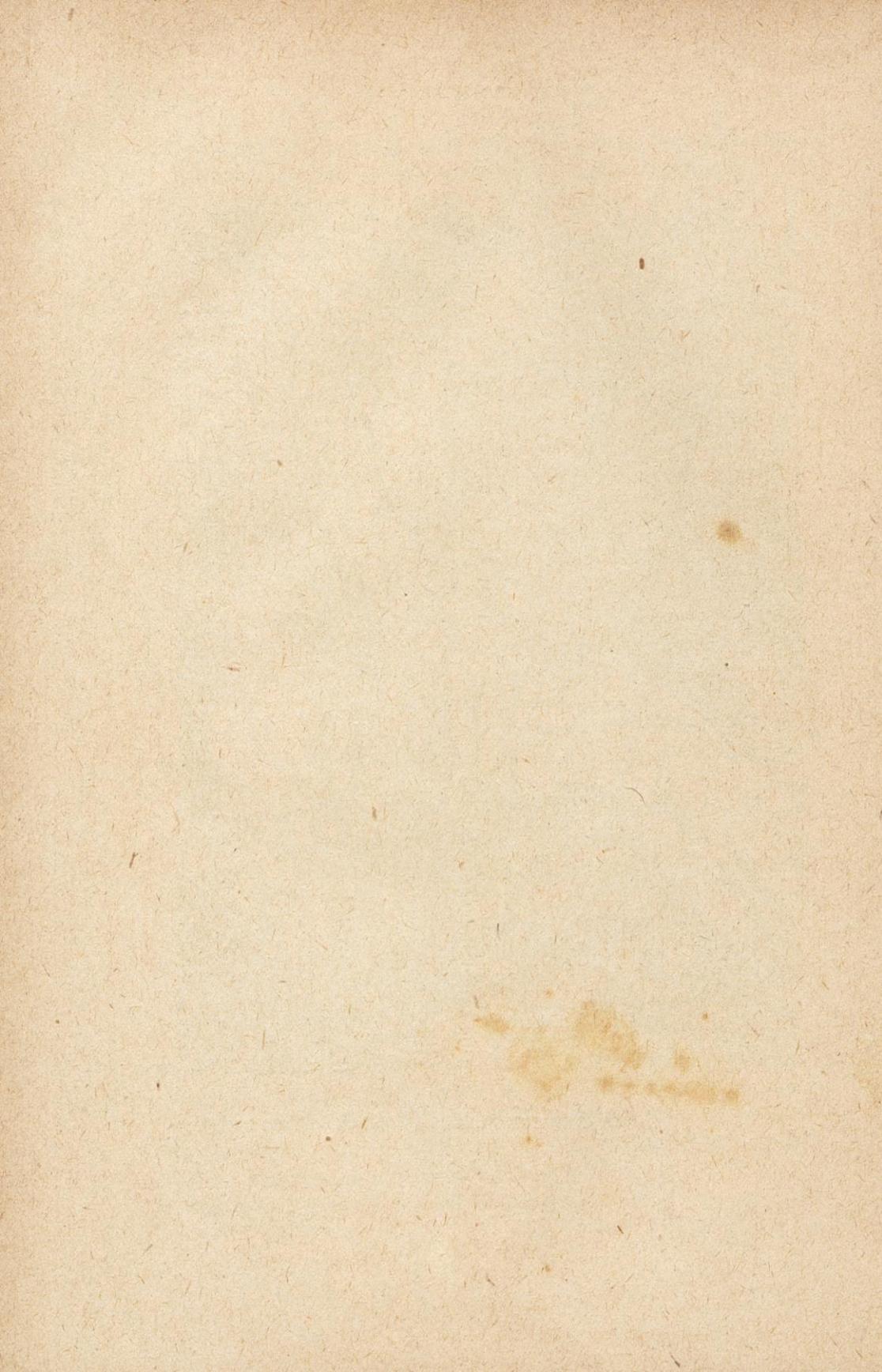
— Vous pouvez le traîner hors de la case. Je ne veux pas avoir d'histoires avec la police de Sa Majesté qui envoie des émissaires pour contrôler mon commerce. Vous avez réglé vos comptes. Si le camarade en revient, tant mieux! S'il est trop bien touché, on croira qu'il fut assailli par les Indiens, après boire. Et d'ici là tout s'arrangera et sera oublié. C'est au cas où l'on ferait une ronde sur la frontière... Mais comptez sur moi. D'ordinaire, ces messieurs viennent goûter mon whisky.

Nous suivîmes le conseil du Chinois.





LES CHEVEUX BLANCS (page 61).



Qu'est devenu Fleurian? Nous l'ignorâmes toujours.

Nous traversâmes par le delta de l'Orénoque. Un chemin de chasse nous mena vers la mer où une goélette brésilienne nous prit à son bord.

Quelques jours après nous arrivions à la Dominique et Charlottetown, poétiquement appelé « le Roseau », compta cinq habitants de plus auxquels on eut la discrétion de ne pas demander de détails sur leur dernier voyage...



LA DEMOISELLE DE BORNEO

Le peintre Georges Jauneau, ami précieux dont les souvenirs forment autant d'images colorées, était mon compagnon sous le terrible climat de la Guyane hollandaise. Nous attendions la fin du jour, dans son atelier, cependant que Belsy, servante hindoue, policée et docile, nous versait un punch délicieux, léger et battu de glace.

Dans la même maison vivait un grand garçon, solide et séduisant, Adrien de Broot, fils d'un haut fonctionnaire d'Amsterdam. Artiste, chanteur et comédien, il tournait à travers le monde, au gré de sa fantaisie et des profits qu'il retirait de son réel talent. Bon vivant, gâté par les aventures flatteuses, il connaissait Paramaribo comme sa poche; un peu bohème, il ne dédaignait pas de s'encanailler, et c'est ainsi qu'il nous conduisit chez la sorcière.

Un tel titre, donné à une femme, peut surprendre quiconque n'a pas connu les terres d'équinoxe, où le merveilleux et le mystère triomphent.

Nous suivîmes de Broot à l'heure du couchant. Après les faubourgs de Saramaccastrasse, au milieu de cases misérables, s'élevait une maison de bois, d'aspect plus accueillant. Les colons hollandais et les capitaines marchands

la connaissent bien. Une Chinoise y habitait. Elle y faisait tous les commerces, y compris celui de l'alcool et de l'opium.

Elle avait une figure grimaçante et flétrie, affectait toujours une politesse excessive et fumait, sans relâche, d'énormes cigares choisis et odorants.

De Broot était un familier de la demeure et prétendait qu'on y pouvait boire le seul schiedam authentique de la colonie.

Quelques rares clients mangeaient des fruits et vidaient des tasses de thé vert, fortement alcoolisé. Nous fûmes reçus avec déférence par la Chinoise qui, sans attendre la commande, posa devant nous des flacons de liqueurs exquises.

Deux filles se préoccupaient des fauteuils et des coussins, des nattes et des éventails, afin que rien ne manquât aux clients de marque.

L'une d'elles était d'une laideur caractéristique et surprenante, une véritable caricature d'humanité.

— Seigneur, fit Jauneau, son père est un singe!

— Prenez garde d'exprimer une vérité, ajouta De Boot. Elle vient de Bornéo.

— Vous plaisantez! Quel rapport y a-t-il?

— Je suis de Java, et le monde malais est fabuleux. Mon père m'a jadis conté des histoires terrifiantes du pays des grands singes!

Le comédien était né à Soerabaya, dans l'île aux volcans fumants, où sévissent les tigres, où, sous le mousson d'octobre à mars, les orages et les cyclones se succèdent, semant la peur et l'épouvante. Il avait gardé de Java des impressions inoubliables et il les évoquait avec délices.

— Mon père, nous dit-il, avait d'abord été juge puis résident à Bornéo, avant de siéger à Soerabaya. A Bornéo, il y a toujours des histoires de singes. Les orangs-outangs y font des ravages. On les pourchasse. Ils sont en guerre avec les hommes. Ce que l'on raconte est vrai. Il y a aussi, une part de légende, mais c'est là exagération permise. Vous disiez tout à l'heure: « Son père est un singe! » Qui

sait? Ignorez-vous que les fauves de la forêt, qui vivent en troupe, en famille, sont friands de la femme et qu'on ne compte plus les enlèvements?

— Est-ce exact? Quels drames épouvantables!

— C'est monnaie courante! Une femme disparaît... Elle est morte dans la forêt... L'orang-outang a passé! J'ai connu une jeune fille qui a été élevée par des singes!

— De Broot, railla Jauneau, vous allez nous en raconter une bien bonne... de votre pays...

— Une bien vraie, surtout. Cela, je vous l'affirme. Mon père n'était pas homme à mentir ou à se bercer de ce que vous appelez en France des « gasconnades ». La nature, la flore et la faune de Bornéo suffisent à fournir le cadre et les protagonistes de scènes qu'on n'invente pas. Ne soyez donc pas sceptique, et oubliez un peu la manière qui assure le succès de vos dessins caustiques. Ecoutez : M^{me} Bienstad, jeune femme de la colonie, blanche et jolie, venait d'avoir un bébé. Le mari, détaché comme ingénieur aux chantiers de Bansjirmasin, avait à son service des Malais fidèles.

« Trois mois après ses relevailles, l'heureuse maman était allée en voiture, avec son poupon, au delà des quartiers indigènes, peuplés d'Hindous et de Chinois, et la promenade se poursuivait à travers la vaste forêt tropicale. A une halte, M^{me} Bienstad allaita l'enfant. Brusquement, avant que le cocher pût faire un mouvement, prompt comme un tigre, un énorme orang-outang renversa d'un coup formidable le serviteur et emporta dans ses bras la femme et l'enfant.

« Quand le cocher reprit ses sens, il était seul devant la voiture vide. Affolé, il essaya de battre quelques instants la forêt, mais la peur le saisit au jour tombant et il revint à Bandjirmasin, où il ne put que relater les faits. Une battue fut organisée la nuit même et les jours suivants. On découvrit le corps de la victime. M^{me} Bienstad, les vêtements lacérés, avait été étranglée par le monstrueux orang-outang; mais quoi qu'on fit on ne retrouva pas la petite fille.

« Quatre ans après, au cours d'une mission poursuivie par de hardis chasseurs au nord de Bandjirmasin à une centaine de milles en forêt, un spectacle imprévu s'offrit aux yeux des explorateurs. Dans une clairière ils aperçurent une enfant blanche, aux longs cheveux déployés sur les épaules, qui jouait avec un tout jeune singe... A leur stupéfaction, l'enfant grimpa le long d'une liane, après avoir essayé de se cacher sous des feuilles. Elle poussait des cris inintelligibles.

« A force de patience et de ruse, on put la capturer et on ramena à Bandjirmasin l'étrange créature. Aucun doute possible : c'était bien le bébé enlevé par l'orang-outang. Les dates correspondaient à l'âge que vérifièrent les médecins. Et l'on reconstitua le drame. Le fauve, après la mort de la femme, avait, obéissant à quelque mystérieux instinct, emporté le bébé au cœur du grand bois et la singesse, la mère, allaitant un petit, avait nourri l'enfant qui, par habitude, se suspendit au sein.

— C'est impossible! m'écriai-je.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, ne pas admettre ce qu'ont bien compris des savants? La vie triompha des difficultés, des changements de l'adaptation au milieu, de l'évolution d'un petit être encore soumis aux gestes d'animalité toute simple; ensuite, ce furent la nourriture, saine entre toutes, composée de fruits et de grains, les gestes appris, les actions accomplies par imitation, par instinct encore. Quoi qu'il en soit, la guenon emmena ensemble son petit et.. l'autre, l'enfant adoptive... la fillette blanche enfin, qu'elle avait nourrie. Tout cela est vrai; en tout cas, les faits sont là.

— Pardon! Et qu'advint-il de la rescapée?

— On dut la rééduquer. Une nourrice s'y employa... M. Bienstad, après un chagrin que vous concevez, accueillit son enfant comme un avare retrouve un trésor qu'il croyait à jamais perdu. Maria, c'était le nom de la fillette, grandit en force et en grâce. On la civilisa vite. Quand je l'ai connue, elle avait seize ans et venait habiter Soerabaya avec son père. Fort belle, d'une extraordinaire muscula-

ture, elle ne craignait pas le danger et était imbattable dans tous les sports.

— Aucun souvenir du passé? demandai-je à De Broot.

— Non! Seulement, quand nous allions nous promener en forêt, elle goûtait à tous les fruits et elle éprouvait une irrésistible envie de grimper aux arbres.

LE PIRATE DECOURAGE

Fox-Bar, à Démérara, en Guyane anglaise, est un lieu de rendez-vous au moins singulier. Tout brille et reluit : bois des îles, cuivres polis, gobelets pour cocktails et verreries de teintes bigarrées. La salle aux fenêtres voilées par d'épais rideaux et les contrevents rabattus est à demi-plongée dans l'ombre et occupée, sur trois faces, par le comptoir imposant où sourit une métisse de la Barbade, superbe et accueillante. De mœurs faciles, elle trafique de sa jeunesse et amasse ainsi une dot qu'elle rapportera à son île natale. Le patron est un ancien douanier des Indes, échoué là après une randonnée à travers les Dominions.

Le décor ne manque pas d'imprévu. Sur les murs, des affiches aux couleurs violentes recommandent les « pale-ale », whisky et « portwine » les plus variés; dans un coin, du haut de son perchoir, un ara superbe, rose et vert, s'énerve, et, par instants, pousse des cris. A côté de l'oiseau, un nègre somnole, tenant à deux mains l'accordéon, son gagne-pain.

La clientèle? Assez mêlée : coloniaux venus de partout, mais auxquels on découvrirait des états civils fantaisistes et qui passent, d'île en île, discrets et prudents, en marche vers quelque pays de chimère, à la recherche de la fortune. Ici, toutes les races sont représentées.

De temps en temps, un policeman pousse le vantail de la porte et, sur un signe de la barmaid, rapidement, boit un alcool ou un punch glacé.

Fox-Bar, à l'heure de la sieste, est indiqué aux voyageurs.

L'escale à Démérara était salubre.

Nous attendions le départ du courrier pour le Brésil où nous allions travailler dans un chantier de bois de rose.

— Don Luis, me dit un ancien matelot argentin, ça ne va pas?

— Pas fort, répondis-je, laconique, gorgé de quinine, car je pressentais l'accès de fièvre.

Celui qui m'interpellait ainsi se nommait Atilio et approchait de la quarantaine.

Brun comme une olive, des yeux de flamme, c'était un rude compagnon, solide sur ses courtes jambes musclées. Son torse eût rendu jaloux un lutteur professionnel. Il avait burlingué d'un océan à l'autre, fait tous les métiers depuis l'adolescence.

Joueur, bon vivant, sans trop de scrupules, il rêvait de s'établir au sud, quelque part, dans la province de Rosario, où il était né. Et, avec l'assurance du paradoxe, il ajoutait toujours : « Car je ferai fortune ! »

Pour l'instant, il était coureur des bois, comme nous. Il m'appelait « don Luis » et j'étais son ami. Après deux punches, loquace, il racontait :

— Ah! ce n'est rien, cette tempête! Le cœur a tenu bon. Nous sommes au calme et à l'abri. Nous buvons frais. La mauvaise impression de cette satanée mer des Caraïbes, traîtresse comme une Hindoue, disparaîtra vite. Qu'auriez-vous dit si vous aviez, comme moi, connu des voyages de trois et quatre mois, aux rares escales, mangeant les haricots secs et le poisson salé, sous les ordres d'une brute qui recherchait les épaves et nous fit échouer, un jour, à Sable-Island, à deux cents milles à l'est d'Halifax.

— Vous faisiez la chasse aux épaves?

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire, don Luis. Le capitaine auquel on avait confié le vieux sabot à deux mâts qui cinglait vers le nord, sur lest, allant prendre li-

vraison d'une cargaison de minerais et de peaux, imagina de louvoyer autour des îles, en particulier de Sable-Island, que l'on appelait le grand cimetière des bateaux. Nous étions, à bord, six mauvais garçons à tête chaude, et, à vingt ans, je ne cédaï pas plus ma part de prise que je ne renonçais à courir ma chance, car, à la vérité, don Luis, nous faisons, au début du xx^e siècle, proprement métier de pirates.

— Atilio, si c'est une histoire après whisky, gardez-la.

— Ecoutez plutôt, on n'invente pas une telle aventure. Le capitaine du brick avait lu dans les livres qu'au cours du siècle passé Sable-Island était le rendez-vous des piliers d'épaves, qu'alléçait le nombre des navires échoués, envoyés par le fond, sur les côtes, malgré la vigilance des autorités canadiennes. Il savait cela, le brigand, et, pour y être passé une fois, que l'on aperçoit encore les carcasses, les proues et les poupes des vaisseaux naufragés.

Sable-Island n'a aucun abri, pas un havre, rien que des récifs ou des plages désertes.

Un autre écumeur avait dit au capitaine que nombre de ces bateaux, perdus corps et biens, contenaient des chargements d'or et d'argent, venant d'Amérique à destination de l'Europe. Il nous raconta tout cela, tant et si bien que nous acceptâmes, d'enthousiasme, de travailler avec lui.

Nous arrivâmes près de l'île maudite, un matin d'avril assez doux, malgré le brouillard. Une baleinière fut détachée, qui portait votre serviteur, revêtu du scaphandre gardé soigneusement dans la cabine du maître. J'avais été choisi pour explorer les carcasses, parce que j'ai la poitrine solide et qu'à cette époque rien ne me faisait peur. Mais, du rêve à la réalité, il y a loin, don Luis. On me descendit par huit ou dix mètres d'eau et ce que je vis me paralysa d'horreur. Le bateau coulé était un trois-mâts que la tempête avait peu à peu disjoint, brisé. Le sinistre, cependant, ne semblait remonter qu'à quelques mois. Au centre, la grande cale éventrée laissait voir des caisses, des objets hétéroclites, recouverts de varech et de goémon.

Mais, dans un angle, j'aperçus un tas de cinq ou six

corps atrocement déchiquetés, sur lesquels s'acharnaient d'énormes crabes et de gigantesques araignées de mer aux pattes velues. Il ne restait rien, ou presque rien, car c'était plutôt un affreux mélange de squelettes bien nettoyés et de lambeaux de vêtements.

Je vous le dis : j'avais le cœur bien accroché. Eh bien ! j'eus peur, à cette vision d'épouvante, une peur physique, la frayeur de l'enfant à qui l'on a parlé des fantômes. Et puis autre chose : les crabes, à ma visite inattendue, venaient sur moi, avec leurs pinces plus larges que des mains de singes rouges. J'étais une nouvelle proie. Et pourtant, je n'avais rien à craindre.

J'ai été lâche, moi qui crânais. D'un côté, les cadavres, de l'autre les monstrueuses bêtes... Alors, j'ai tiré éperdument sur la cloche d'appel et lorsqu'on m'eut ranimé d'un sérieux coup de fil-en-quatre, comme disent vos Bretons, je rendis compte de ma mission et je déclarai simplement : « Rien à faire dans cette épave, capitaine ; tout est détruit par la mer et les bêtes. La coque n'est plus qu'une passoire et la charge a coulé par les grands fonds. »

Atilio ajouta, en manière de conclusion :

— J'ai refusé de recommencer. Un autre, plus heureux que moi, a, un jour, ramené quelques barres de métal précieux. Mais on nous fit la chasse et nous filâmes vers le nord.

Et, se tournant vers le comptoir du Fox-Bar, il me montra la barmaid d'un air avantageux.

— Cette fille me plaît et j'ai soif !

L'AMITIE DU PARIA

Les deux hommes travaillaient sur une plantation de canne à sucre, à Trinidad.

L'un, Mosello, était d'origine espagnole par son père, mais, élevé en France, il avait opté pour la nationalité et servi au 2^e étranger. Après une histoire assez grave de rixe sanglante, il fut réformé. Revenu à la vie civile, pour bataille, encore, il avait eu six mois de prison, purgés, la rage au cœur, à Carcassonne, dans la maison d'arrêt que les vagabonds appellent la « Villa ».

Trimardeur, journalier, manœuvre, il avait fait tous les métiers qui réclament des bras solides, et traîné son courage et sa force à travers le midi, de Perpignan à Bayonne.

Vint la guerre.

Sous le nom de sa mère, il contracta un engagement volontaire. Il se conduisit bravement. Un éclat d'obus lui fracassa la tête, recousue, rapetassée, comme un vieux soulier.

Libéré, aussi pauvre qu'avant la tragique aventure qui ébranla la vieille Europe, il partit « pour les Amériques ».

Il alla, de pays en pays, et depuis six ans était fixé à Trinidad avec un de ses compagnons de misère et de travail rencontré au Venezuela et qui ne l'avait pas quitté, Jean Pilat, ancien maçon, plus jeune que lui d'un an.

Ils prenaient ensemble les mêmes joies rudes. Quelquefois les beuveries laissaient abêtis ces deux hommes robustes qui dormaient vingt heures, après les coups de tafia trop nombreux.

A Trinidad, employés aux cultures, sur les champs de canne de la plantation Smith, les grands rhumiers, ils menaient cette existence monotone, sans besoins et limitée aux satisfactions banales que connaissent les exilés de partout, les aventuriers sans ambition, partis pour les colonies et heureux, sous un ciel de lumière, parmi les fleurs merveilleuses et les fruits de saveur exquise.

Mosello s'aperçut, un jour, que Jean Pilat se transformait, changeait de caractère et d'aspect. Il était distrait. La journée finie, il soignait sa tenue pour aller au cabaret de la « Gold Star », où trônait, au bar de bois rouge verni et de cuivres brillants, la belle Victoria Hardwell.

C'était la fille d'un ancien marin de sa Gracieuse Majesté, venu s'échouer dans l'île verte de Trinidad, après l'accident qui l'avait privé d'un bras.

Jean Pilat, Narbonnais ardent et nostalgique à la fois, resté si longtemps sans amour, du moins sans avoir, au cœur, une histoire qui le berçât, s'était follement épris de Victoria, blonde superbe aux yeux d'algue marine, à la gorge pleine et au teint de lait.

Elle ne voyait pas d'un œil indifférent ce Français, bel homme et séduisant, mais perdu dans la tourbe anonyme des travailleurs, sans avenir et sans fortune. Et elle jouait avec lui un jeu dangereux.

Jean Pilat, le regard brillant, couvait l'élue de son âme comme une proie qu'il se promettait de saisir à l'heure que le destin marquerait.

Mosello, qui en avait vu bien d'autres, fraternel et affectueux pour son ami, le prévint :

- N'y touche pas. Avec les Anglais, c'est un coup dur.
- Mais si elle veut!
- Elle ne veut pas. Elle s'amuse.
- Je ne le supporterai pas!
- Alors, prends garde!



LA LOI DE LA FORÊT (page 73).

Les conseils de Mosello n'amenèrent aucun changement dans la conduite de Jean Pilat.

Tout le monde avait remarqué le manège. On riait. Victoria continuait à ruser avec le galant.

Il y eut des jaloux. Jean Pilat suscita des haines. Il se battit et fut vainqueur de ceux qu'il considérait comme des rivaux.

Les yeux clairs de Victoria brillaient davantage.

Un matin, grand tumulte.

Le « Gold Star » avait été cambriolé et Victoria Hardwell égorgée. Jean Pilat fut rencontré sortant du bar. Il rentra à la case qu'il partageait avec Mosello. On vint l'arrêter sur des dénonciations multiples. Il ne répondit pas aux questions des juges.

Un fait brutal : il avait passé une partie de la nuit au « Gold Star ». Pourquoi? Dans quel but? On imagina contre lui tout un système d'accusation qui se résumait à ceci : il avait voulu abuser de la jeune fille et fou de rage l'avait tuée parce qu'elle se refusait. L'argent des tiroirs était intact. Il n'avait pas eu le temps d'emporter son butin.

Mosello fut interrogé à son tour.

Que pouvait-il dire? Ce qu'il savait de l'amour de son ami pour Victoria. Mais il ne le croyait pas couvable.

L'instruction alla très vite. Jean Pilat put faire parvenir ce court billet à Mosello : « Victoria m'a aimé librement. Toi seul le sauras. Mais pour sa mémoire, pas un mot. Je n'ai pas tué. Je ne dirai rien. Adieu. »

Deux semaines après, le malheureux était pendu.

Mosello erra comme un corps sans âme pendant quelques jours et ne reprit son travail que lorsqu'il eut à peu près épuisé ses économies.

Il cherchait à mettre un peu de logique dans ses raisonnements et de l'ordre dans ses idées.

Victoria avait aimé Jean Pilat. Depuis quand? Dans quelles circonstances? Qui donc avait commis le crime, puisque le condamné avait quitté le bar à la fin de la nuit

seulement? Il était caché dans la maison. Pourquoi n'avoir pas tout dit aux juges?

Il relut le billet : « *Pas un mot pour sa mémoire!* »

Victoria avait-elle d'autres amants? Jean Pilat voulait-il faire oublier à jamais le drame et épargner le père Hardwell?

Mosello, familier du « Gold Star » parlait avec le vieillard. Ainsi il arriva à connaître, un à un, ceux qui paraissaient les plus empressés autour de la belle Victoria. Après trois longs mois de patientes recherches, Mosello, devenu le plus fin des limiers, faisait avouer son crime à un Brésilien, ancien condamné de Buenos-Aires, qui, un soir de saoulerie, halluciné, reconstitua le drame. Des hommes écoutaient qui ligotèrent le forcené... La police incarcéra le bandit.

Bien « cuisiné » par le juge instructeur, il avoua.

Lui aussi aimait Victoria. Mais repoussé et méprisé, il avait résolu de quitter Trinidad et il était venu au « Gold Star » pour enlever la caisse avant de partir.

Surpris par Victoria, il l'avait bâillonnée, violentée et étranglée. Il avait aperçu Jean Pilat dans la maison. Il avait fui. Il comprenait le dédain de la belle. La place était prise dans son cœur par le Français.

Et furieux, il l'avait laissé condamner.

Au lieu de quitter Trinidad, le monstre était resté. Il rôdait autour du « Gold Star ». Il y revint, reprit sa place de client au comptoir ciré où souriait jadis Victoria. Il devint un sinistre ivrogne, un demi-fou, hanté par la vision de son forfait.

Il ne regrettait rien! L'autre était mort.

Il y eut à Trinidad un pendu de plus!

.....
Mosello triomphait.

Jean Pilat était innocent.

Il alla trouver le juge et lui dit :

— Je vous demande la permission de faire établir une sépulture convenable à mon malheureux ami. Il est couché dans un coin maudit, sous deux doigts de chaux vive. Il ne faut pas cela.

— Mais, mon brave, lui répondit le juge, Jean Pilat est oublié. Il dort aussi bien là-bas qu'au cimetière.

— Pardon, répliqua Mosello... Nous avons traîné notre misère ensemble depuis plus de six ans. C'était mon compagnon, vous comprenez. Je désire qu'il repose sous une croix, avec son nom dessus, comme tout le monde, et je veux qu'on me voie saluer sa tombe. Jean Pilat n'avait plus de famille. J'étais son seul ami. Mon compagnon... Mon pauvre compagnon, monsieur le juge, rendez-le-moi... Un peu de poussière... Mais la mémoire, la mémoire toute nette pour moi, pour vous aussi...

Et Mosello pleura...

LORIGOT LE FOU

C'était un malheureux forçat frappé de la lèpre sèche, inoffensif et traînant ses « pieds gros ». Cette infirmité atroce déforme les jambes et l'homme atteint du « mal » semble rivé au sol par deux colonnes de chair boursouflée et squameuse.

Le fou, de son vrai nom Lorigot, ancien marin, avait tué un de ses camarades pour le voler.

Mauvaise tête, marqué au rouge sur les listes d'équipages, son compte fut bon : vingt ans de bagne.

Il y était arrivé à vingt-cinq ans. Il en comptait cinquante, à peu près, quand je le rencontrai à Guizambourg, sur l'Approuague, échoué là, comme une épave, chez le maître d'école, dans la torpeur malsaine des jours torrides.

Lorigot, dompté par le régime et par les fièvres, avait toujours crâné devant les surveillants militaires. Puni de cellule, rebelle, il s'était évadé deux fois, et un jour « avait pris le mal », le grand mal des terres ardentes : la lèpre.

Il faisait commerce avec les pêcheurs du Maroni. Les lépreux de l'îlet « Quarantaine » lui donnaient, en échange de tafia, de tabac et de sucre volés, des provisions qu'il dévorait, parce que la faim règne en souveraine sur les pénitenciers de Guyane.

Et lorsqu'il sut quel était le fléau qui s'abattait sur lui, son esprit chavira.



On le garda à vue; il n'était pas un fou dangereux. On ne l'enferma jamais. Il fut confié, après quinze ans de travaux forcés, à des planteurs et à des prospecteurs dont il devint le domestique. La forme de lèpre qui le dévorait n'était pas dangereuse.

Lorigot fut gardien de bêtes, portefaix, payeur, meneur de barque, aide maçon et coupeur de bois.

En dernier lieu il fut confié à des prospecteurs qui allaient sur un placer récemment découvert. Et c'est à partir de ce jour qu'il devint tout à fait fou.

Cet être misérable, qui traînait ses jambes, de jour en jour plus lourdes, ce paria que l'on tenait à l'écart fut halluciné par l'or...

Il avait vu les hommes laver les sables chargés de paillettes, écraser le quartz aurifère où se cachait le filon précieux, regarder couler sur le sluice la boue mélangée au métal.

Et surtout, il avait entendu les récits fabuleux des aventuriers venus de partout, se ruant à la conquête de l'or sur le territoire brésilien contesté du Carsévène, à l'époque où les noirs n'avaient qu'à se baisser pour ramasser l'or.

Et sa pauvre tête se perdit en des rêves extravagants.

Il était devenu pour les camps un sujet de risée. On le saoulait afin d'entendre les fantasmagories nées dans son cerveau surchauffé.

Il avait en effet le goût de la parole et il se lançait en des descriptions extraordinaires, évoquait les âmes errantes des grands chefs qui vivaient dans les refuges étincelants, des villes de pierreries, sur un sol d'émeraude!

Lorigot obéissait, d'instinct, et accomplissait, par habitude, les besognes les plus répugnantes. Tantôt, il affectait

un mutisme déconcertant pendant des journées entières, tantôt il parlait à la nuit merveilleuse où les étoiles semblaient, sur le ciel, perpétuer encore le prestige hallucinant de l'or.

On l'écoutait avec indulgence et ironie.

Je l'avais rencontré l'an passé, une première fois, à Saint-Georges de l'Oyapoc, et je le retrouvais après deux jours de pirogue à Guizambourg, chez l'instituteur.

Nous étions réunis, quelques placériens, sur la terrasse de la maison de bois abritée par de hauts arbres, des manguiers et des mombains.

Le fou, en nous servant le punch, murmura :

— C'est pour ce soir!

Le maître d'école nous rassura.

— Il parle seul, c'est un mystère. Il se raconte des histoires qui ne manquent pas de couleur, mais toujours les mêmes. Pauvre diable!

*
**

La maison où nous étions réunis était bâtie à quelques mètres du fleuve qui roulait en tumulte ses eaux jaunes et limoneuses.

Lorigot, après le dîner, marmotait une histoire sur un ton de mélopée.

Cependant ses allées et venues nous intriguaient. Il dressait un énorme bûcher au bord de l'eau. Puis il l'alluma. La flamme monta dans l'air léger.

Des vols de perroquets effrayés grimpèrent au haut des arbres. Des singes rouges hurlèrent. On entendit le miaulement des chats-tigres... Puis il n'y eut plus que le crépitement du brasier.

Alors, j'ai vu cette chose inouïe. Le fou, le malheureux lépreux, sauta d'un effort surhumain, avec ses grosses jambes, sur le feu, en criant :

— C'est l'or, c'est l'or, mon domaine!

Il hurla de douleur, chancela parmi les charbons ardents,

Saisis d'horreur, nous voulûmes le secourir, mais il était trop tard.

Lorigot, affreusement brûlé, était mort, emporté par son rêve hallucinant de fou!

Il avait entendu conter l'histoire des palais de miracles, des séjours de flamme et des richesses que nul n'atteignit jamais.

Et il était mort, hypnotisé par le feu rutilant, en évoquant les grands aventuriers partis à la conquête d'El Dorado.



A LA DESIRADE

A bord de la goélette qui filait, sous bonne brise, de Grand-Bourg à Marie-Galante, vers la Désirade, les heures passaient dans un enchantement.

Certes, il faisait chaud, mais le vent gonflait les voiles et, près de l'homme de veille, les deux uniques voyageurs, un Mexicain et moi, parlions affaires, canne à sucre et coton.

Le patron du bateau était un Corse robuste et bon enfant. Il avait consenti à nous embarquer, parce que peu chargé, et à la condition que nous nous contenterions de l'ordinaire du bord.

J'étais à Marie-Galante depuis quelques jours et un voilier, faisant la traversée de Basse-Terre-Guadeloupe à l'île, avait amené ce compagnon inconnu, brun comme une olive, les yeux cruels dans un visage ravagé.

Il venait de Caracas, avait fait escale à la Trinité, Grenade, Saint-Vincent, Sainte-Lucie, la Martinique, la Dominique, les Saintes.

Curieux homme, en vérité. A l'hôtel du Grand-Bourg, il lia tout de suite conversation avec moi, volubile, excité, enthousiaste, puis, par instants, silencieux, la voix rauque, lorsqu'il évoquait le passé... Un passé ténébreux, s'il faut croire ce qu'il disait.

Natif de Mexico, il avait dû fuir à vingt-cinq ans, après des bagarres avec les prêtres.

L'exil lui avait façonné une âme de fatalité. Il connaissait les trois Guyanes, le Brésil et l'Argentine, avait fait de l'or dans le haut Inini, de la canne à sucre à Fort-de-France, du balata dans le bassin du Démérara.

Pour le moment, il cherchait à s'assurer, contre échange de conserves et de produits manufacturés, le coton, les bois d'essence, les mélasses.

A l'arrière du vaisseau qui nous emportait, à cette fin de jour si douce et parée de couleurs féeriques, le Mexicain, dont j'ignorais encore le nom, se montrait aimable et disert.

Des poissons volants tombaient par instants sur le pont et les matelots les ramassaient, meurtris comme des oiseaux foudroyés. D'énormes poissons-marteau bondissaient dans le sillage et les squales, vifs et sournois, le ventre en l'air, suivaient le navire, dans l'espoir d'une ripaille possible.

— Ils sont idiots, dit le Mexicain.

— Mais non, tout à l'heure, le cuisinier jettera les débris. Ils attendent, répondis-je.

— On n'a rien à attendre.

— Pas même les squales?

— Je connais les requins, raila mon compagnon d'un ton narquois. Il y en a, poursuivit-il, d'aussi redoutables sur le pavé des villes. Mais on peut s'en débarrasser.

— Pas facilement!

— Bah! au large ou dans la forêt, les témoignages manquent, une fois le coup fait!

— Vous êtes sinistre.

— Je suis sincère. Vous autres, Européens, employez votre temps à discuter, préparer, expliquer!... Pourquoi? Un geste et tout est dit!...

— Non. C'est bien fait!

— Vous en parlez à votre aise.

— Question d'habitude.

Il y eut un petit silence que je rompis :

— Vous allez à la Désirade pour affaires?

— Non, par pitié pour une femme que j'ai aimée et qui est enfermée dans la léproserie.

Je sursautai.

— C'est affreux! Quelle abominable chose!

— Non. C'est bien fait!

— Comment?

— Je dis : « C'est bien fait! »

Ebahi, je regardai l'homme qui parlait ainsi. Il me tendit une cigarette!... Et, d'un air détaché :

— C'est une histoire lamentable. Voulez-vous l'écouter? Nous sommes seuls, perdus dans la mer des Caraïbes. Nous avons bu le punch et plaisanté avec des femmes de couleur hier... Nous sommes presque des amis... des amis de fortune, comme le deviennent vite les grands voyageurs. A propos, comment vous appelez-vous?

Je me nommai.

— Moi, Francisco Ortéja, jadis avocat et officier. Aujourd'hui, marchand. Ecoutez cette aventure, la mienne. Elle est brève et terrible. Après avoir roulé du Brésil à New-York, sans jamais donner à l'amour une part plus grande qu'il ne faut, je fus littéralement ensorcelé par une jeune veuve de Caracas, Mercédès Avilar. Une folie! Pendant deux ans elle me suivit comme une amazone, hardie et forte, dans mes tentatives commerciales et mes randonnées. Belle! Ah! belle! Et furieuse de l'amour, comprenez-vous, terrible et souple, dominatrice et fidèle!

— Une maîtresse de choix!

Le Mexicain tira de son portefeuille une photographie fatiguée.

— Regardez. Tout commentaire est inutile!

Il me tendit l'image. Et, en effet, je vis rarement visage plus magnifique, plus classique de traits, avec une ardeur extraordinaire dans les yeux! Quels yeux! Et quelle bouche assez petite, mais offerte comme un fruit. Le front lisse était casqué de lourds cheveux sombres. Le buste plein promettait le bonheur.

— Elle est très belle... Y a-t-il longtemps que ce portrait est fait?

— Douze ans.

— C'est un bout de temps.

— Et je ne l'ai pas revue, elle, depuis neuf ans. Voici ce qui s'est passé. J'avais eu les fièvres et restai affaibli, malade pendant des mois. Mercédès était amoureuse, mais peu charitable. Elle me trompa bêtement, salement, avec un métis de la Guadeloupe, employé sur une plantation de canne, à la Soufrière. Je connus mon malheur. Si je ne la tuai pas sur le coup, c'est qu'il y a un Dieu pour les criminels. Elle était à moi, comprenez-vous? De ce jour, je la gardai plus étroitement et jamais je ne pardonnai. Elle me suivit quand même, espérant que ma colère, ma douleur s'apaiseraient. Hélas! ce fut l'indifférence qui s'installa dans mon cœur. Je la regardais comme une étrangère ou une chose morte. Mais je n'étais pas guéri. Elle fut prise de malaises, de troubles nerveux, et j'aperçus, un matin qu'elle était nue, prête à entrer dans le bain, son dos zébré de taches brunes. Je crus que j'allais mourir d'effroi. Je lui pris les poignets et je remarquai, moi qui jamais ne m'occupais d'elle depuis un an, des plaques près de l'aisselle, et la peau des mains desséchée, cassante. J'étais fixé...

— Malheureuse! m'écriai-je. Tu as la lèpre!

— Je le sais, me répondit-elle. C'est l'autre qui me l'a donnée. J'ai vérifié le fait. Un médecin, que j'ai payé, m'a laissé fuir de la Guadeloupe. J'ai tué l'homme de la Soufrière, un soir de l'hiver passé, la veille de notre départ pour la Dominique. Je te supplie, à genoux, ne me livre pas... J'ai expié... Je me soigne. Aie pitié de moi!

— Alors qu'avez-vous fait?

— J'ai fui, moi aussi, car j'ai eu peur... Peur du mal... le mal... qu'on appelle... *le mal* sous les tropiques.

— Et qu'est-il arrivé alors?

— Alors? je ne sais plus. Je lui donnai de l'argent et m'embarquai pour le Brésil. J'ai su qu'on l'avait enfermée... là-bas!

— Et depuis?

— Depuis?... Rien!... A côté de l'image de mon amour saccagé, l'autre hideur... la lépreuse... Et cependant mes

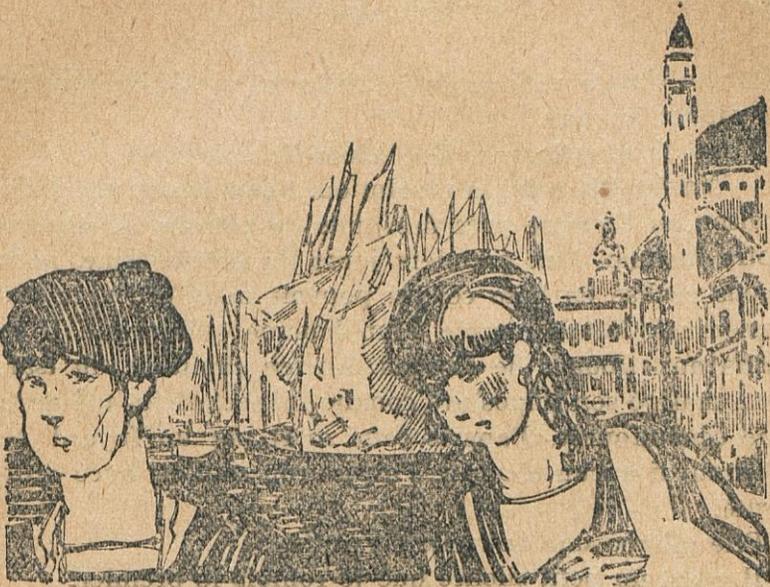
yeux et mes sens gardaient le souvenir d'autrefois. Après neuf ans, les hasards de ma vie aventureuse me ramènent ici... Je suis un homme farouche et malheureux. Je la reverrai à la léproserie de la Désirade... si elle vit toujours! Et comment, dans quel état?... Quel monstre vais-je retrouver? Me reconnaîtra-t-elle seulement? Peu importe! Elle est châtiée. Ses traits défigurés lui rappellent à la fois sa faute et l'époque où elle était belle. Je n'ai point voulu ni souhaité pareille vengeance. J'ai trop souffert!

Un moment il sanglota... Puis il se dressa...

Le soleil était tombé sur la mer violette... Les derniers rayons de feu jaillissaient de l'horizon. Le Mexicain prit le portrait...

— Regardez-la, me dit-il, une dernière fois... Car il faut que j'oublie, maintenant, à mon âge...

Et il jeta la photographie dans les flots...



LA BOUEE DE SAUVETAGE

J'avais rencontré cette jeune femme en wagon. Blonde et pâle, de cette blondeur cendrée des Slayes, elle fumait. Mais elle interrompit son occupation favorite parce qu'elle n'avait plus de feu, et je lui offris des allumettes. Elle me remercia de sa voix chantante, avec un sourire, et la conversation s'engagea.

Entre Toulon et Saint-Raphaël, par la ligne des Maures, où l'on ignore les express, la route est longue et le voyage délicieux.

Le paysage adorable étale aux yeux ses perspectives fleuries, ses palmiers et ses pins parasols qui bordent la mer, dans un ruissellement de couleurs violentes et de soleil. Un lyrisme enivrant emplît l'air, se mêle au bruit des cigales et les mots semblent se presser plus rapides, plus libres sur les lèvres.

Ma compagne inconnue se nommait Annioutchka. Elle allait rejoindre sa famille, fixée à Valescure; elle y habi-

tait une simple maison de jardinier et vivait du produit de menus travaux.

J'osai la questionner. Elle répondit volontiers.

— Ma famille a fui la révolution. Nous avions une belle maison au Caucase près des puits de pétrole qui étaient notre fortune. Aux premiers jours du bolchevisme, nous avons réalisé en hâte ce qui pouvait nous procurer des ressources. J'étais mariée à un homme qui buvait. Il se rallia aux troupes de Moscou. Ancien capitaine du tsar, tenu malgré son imposture comme suspect, il fut tué dans une échauffourée. J'appris cette mort par un fuyard. Je n'éprouvai aucun chagrin. J'avais trop souffert avec cette brute.

Elle alluma une nouvelle cigarette.

Il y eut un petit silence que je rompis le premier.

— Où vous êtes-vous réfugiés, les uns et les autres?

— On se sépara pour prendre des routes différentes. On se donnait rendez-vous à Paris, chez des amis de toujours.

— A Paris?

— Oui. Quand on est malheureux, on « espère » la France.

— Vous le pensez?

— Certainement! Je ne suis pas polie... exprès.

Elle avait dit ces mots avec assez d'insolence, malgré le sourire des lèvres.

— Et vous étiez malheureuse, vous, particulièrement?

— Très malheureuse, je vous l'affirme.

— Excusez-moi...

— Nitchevo! Il n'y a point d'offense. Je vais même vous raconter. J'étais partie pour la Turquie, avec une vieille tante qui mourut en route. Réfugiée à Constantinople, j'y dépensai en quelques jours ce que j'avais reçu pour ma part. Et je fus réduite aux pires besognes. J'ai vendu des journaux sur le port, des fruits d'Asie au marché, mes pauvres robes, encore belles et sauvées par miracle, dans un énorme baluchon, aux Juifs des quartiers cosmopolites. J'étais vêtue comme une pauvre et seule au monde. Pas de travail, misérable, je me comparais à ces chiens qui errent en hurlant, de Péra à Galata, pour être saisis

un jour par les hommes de police, et jetés dans une île où ils meurent, affamés, en s'entre-dévorant. J'étais pareille à ces pauvres animaux dont les yeux pleins de lumière et de douceur, avant leur départ pour l'enfer, cherchent un maître affectueux. Et puis, le désespoir vint. Un matin, je me dirigeai vers Galata, le vieux port, ignorant quelle infamie s'y cachait.

— Pourquoi alliez-vous là ?

— Pour mourir. Je n'avais pas autre chose à faire. Un plongeon abrège les souffrances et l'eau berce les morts.

— Taisez-vous ! A quoi bon évoquer ces souvenirs ?

— Pour vous faire honneur, monsieur le Français !

— Me faire honneur ? Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre.

M^{me} Annioutchka prit son temps, regarda le paysage et joignit les mains.

— Quelle merveille ! Quand j'étais petite, nous nous rendions, mes parents et moi, en Crimée, dans une de nos maisons, cachée parmi de beaux jardins, devant la mer, comme cette mer, mais moins bleue.

Ma compagne ferma les yeux un instant.

— Excusez-moi... Je pensais..

— Je vous en prie...

— Alors ? Où en étais-je ?

— A Galata...

— Oui. Pardon. Je courais à travers de petites ruelles ignobles, bordées de maisons où des femmes peintes chantaient...

— Je sais...

— Ah ! vous connaissez ?

— Oui. Le quartier interdit !

— Je n'insiste pas. J'allais vers le port, de toute la rapidité de mes jambes lasses, quand je sentis que l'on me suivait. J'accélérais le pas ; mais, bientôt épuisée, je m'arrêtai à l'angle du quai et me retournai. J'étais suivie par un petit marin français. Il m'aborda. Je comprenais un peu sa langue et ses gestes ne me laissaient pas d'illusions sur ce qu'il attendait de moi. Aux premiers mots que je dis, il reconnut sa méprise. C'était un jeune homme de

vingt-cinq ans, solide et beau. Il s'excusa. Et comme je lui avouais ma résolution d'en finir, par lassitude et dégoût, il m'entraîna doucement vers Péra où se trouve un refuge, une maison de secours qui m'ouvrit sa porte. On me soigna. Je gagnai ma vie à des travaux ménagers, et j'obtins enfin la permission de retourner en France.

— Et le petit matelot?

— Je ne le revis plus. Il ne fallait pas. Il avait encore un long temps de service à faire... Et puis, je ne pouvais considérer cet homme autrement que comme un étranger bienveillant. L'amour? Je ne me souciais pas d'y revenir...

— Le marin, somme toute, s'est comporté en honnête homme. Votre histoire l'avait ému.

— Peut-être... Bien d'autres, c'est vrai, n'y auraient pas ajouté foi, en la recueillant de ma bouche, dans ce quartier mal famé. Je sais que je dois la vie à ce petit Français... et je ne l'oublie pas; mais ses traits s'effacent chaque jour davantage de ma mémoire... Il ne m'apparaît plus que comme un objet flottant, une sorte de bouée de sauvetage... coiffée d'un petit béret blanc, tout blanc, avec un pompon rouge...



LA MAISON FERMÉE (page 119).

LA MAISON FERMÉE

A mon ami, V. Blasco Ibanez.

Mon ami, Pedro Gomez, est un Castillan de bonne souche. Il n'ajoute pas à son nom des titres nobiliaires auxquels il a droit, et c'est un des esprits les plus fins et les plus déliés que je connaisse. Il a fait ses études à Madrid et à Salamanque. Pendant trois ans, à Paris, il fut auditeur en Sorbonne, et à l'Ecole des Hautes Etudes. Il est revenu se fixer à Tolède, à trente ans, dans une vieille maison qui domine le Tage aux eaux vertes, où il vit en célibataire endurci depuis une quinzaine d'années.

Prié par lui plusieurs fois d'aller passer quelques jours de printemps dans sa belle ville, je me rendis enfin à son invitation, et j'avoue avoir vécu près de lui deux semaines de délectations intellectuelles en la compagnie d'un artiste étonnant.

Gomez ne s'est pas spécialisé. Il est compositeur de musique, sait écrire un poème parfait, brosser une toile pleine de luminosité, ébaucher une statuette avec une liberté de praticien. Il a dédaigné la gloire. Il a horreur du combat quotidien, de la course au clocher et des luttes qu'il faut soutenir, et maintenant, arrivé à un âge où les illusions

s'émoussent, il vit, de toutes petites rentes, dans le cadre qu'il a choisi.

Tolède, chef-lieu de la province, est une ville déchue, mais elle offre avec ses beaux monuments d'impérissables souvenirs, et l'artiste, le savant, l'historien ou simplement l'amateur y vont en pèlerinage.

Le collier vert, émouvant du Tage, qui baigne les murs de Tolède, semble étrangler la ville dans une caresse et l'isoler au milieu des campagnes soignées, bien cultivées, d'un aspect varié et riant. Les collines ondulent mollement, sous un manteau clair, et si çà et là triomphent des rochers arides, ils apparaissent comme les vestiges et les ruines de palais qu'une guerre de Titans a détruits.

Et Tolède, à genoux dans les fumées d'encens, n'efface pas les souvenirs d'Islam. Elle reste ville maure, avec ses hommes bruns, qui ressemblent aux Arabes, gardiens de troupeaux sous le burnous, avec ses filles aux yeux profonds, aux gestes lents et harmonieux, au corps félin et nerveux, et qui portent la mantille à la façon du haïk des danseuses du sud, et la robe onduleuse comme le voile coloré des almées...

C'est dans ce cadre que vivait mon ami, Pedro Gomez. C'est là que j'ai vécu près de lui d'inoubliables heures.

Dans la rue qui longe Santa Maria la Blanca, habitée par de petits ouvriers armuriers et damasquineurs, se trouvait, à l'époque où j'y étais, une haute maison, toujours fermée, portant sur ses murs une affiche lacérée montrant que l'immeuble avait été en vente. Je questionnai Gomez, et tout de suite il satisfit ma curiosité.

Nous étions assis, Pedro Gomez et moi, sous une petite tonnelle, proche de la maison du Greco, dominant le Tage, et nous avions sous les yeux un admirable panorama. Pas un bruit. Rien. Dans l'ardeur des premiers soleils de mai, si terribles en Espagne, le vol des abeilles et cette odeur de fruit et de miel qui sature l'air. Devant nous, dans un grand pichet de faïence bleue et blanche, un gros vin savoureux comme un fruit de saison frais cueilli. Je n'avais qu'à écouter le récit de Gomez, et j'avoue que je n'attendais point pareille histoire.

— La maison que vous avez vue, mon cher ami, est celle de Miguel Santozza, qui mourut, il y a deux ans, après une courte maladie. Quoique médecin réputé, jadis, il n'avait pu vaincre le mal qui l'emporta. Il avait été, dans sa jeunesse, un sinistre aventurier à qui aucune besogne ne répugnait. Fils d'un agent d'affaires véreux, il était né à Bilbao. Le père, très vaniteux, quoique pauvre, se saigna aux quatre veines pour donner à son fils une instruction et une éducation soignées. Le jeune homme fit ses études, conquît rapidement ses diplômes de médecin, voyagea et ne se fixa jamais. Il était joueur et dévergondé. Il usait de son beau physique et longtemps vécut d'expédients, sur lesquels il est inutile que j'insiste. Il essuya le feu des maris trompés et se battit en duel avec les frères des belles qui n'avaient pas résisté à sa faconde et à sa beauté fatale. Quand le père de Miguel mourut, il entra en possession de papiers documentaires sur les riches familles de Segovie, de Madrid et de Tolède. Il avait alors vingt-six ans. Sa maturité précoce jugea tout de suite qu'il avait entre les mains des armes redoutables et qu'il lui serait facile de faire chanter les familles dont le passé était trouble, ou s'introduire dans les bonnes maisons, et là, choisir parmi les héritières celle qui lui conviendrait le mieux. C'est à ce dernier parti qu'il s'arrêta et, dans ce but, se fixa à Tolède, où il ouvrit un cabinet de consultations médicales, dans le seul but de devenir un commensal de la famille de Santa Fé, dont la fille languissante, mais très belle, âgée de vingt-quatre ans, semblait ressentir pour le mariage une répulsion inconsciente mais tenace.

Les Santa Fé habitaient là une grande maison fermée que vous avez vue tout à l'heure. Miguel Santozza fut appelé auprès du marquis, malade, en l'absence du médecin ordinaire de la famille. Il réussit à sauver son auguste client d'une première crise d'apoplexie et acquit ainsi des droits à sa reconnaissance. Le marquis de Santa Fé était veuf et vivait très retiré. Il avait des parents disséminés de la Catalogne à l'Andalousie, mais il ne les voyait presque jamais, car les Santa Fé ne se réunissaient qu'à l'occasion des mariages ou des deuils.

Le marquis avait autrefois servi dans l'armée et pris sa retraite de bonne heure. En vieil égoïste, il ne se préoccupait pas de l'avenir de sa fille, qui, jamais, ne s'était montrée sous un jour romanesque.

Miguel Santozza, homme sans noblesse, ne manquait ni d'allure, ni de distinction. Il était assuré, pour l'avoir maintes fois expérimenté, de son charme auprès des femmes, et il fit à Angelica de Santa Fé une cour assidue et ardente. Au bout de quelques mois, certain de sa conquête, et ayant la parole de la jeune fille, il s'ouvrit de son intention au père, qui, malgré quelques hésitations, céda et agréa le docteur pour gendre. Le mariage fut très simple, et Miguel Santozza, dédaignant désormais la médecine, s'installa en maître dans la vieille maison des Santa Fé.

Angelica semblait heureuse. En trois années, elle mit au monde deux enfants que personne ne vit jamais, et qui furent envoyés dans la campagne madrilène pendant leur prime enfance. Ils revinrent à Tolède, mais on n'entendit jamais parler d'eux. Un vieux domestique, qui était l'âme damnée du médecin et qui avait été autrefois attaché au père Santozza, avait suivi son maître dans sa nouvelle demeure.

Le marquis eut une seconde attaque qui lui fut fatale. Il laissait comme unique héritière sa fille Angelica, laquelle mourut de consommation après six ans de mariage, non sans avoir fait un testament par lequel elle instituait légataire universel son mari qu'elle adorait.

A trente-quatre ans, le malheureux Santozza, le fils de l'agent véreux de Bilbao, se trouvait à la tête d'une des plus grosses fortunes de la province, et il arrangea sa vie à sa guise, sans souffrir le contrôle de personne, et ayant pour cela éloigné à jamais les parents et cousins de sa belle-famille.

La maison que vous avez vue se compose de quatre étages. Le quatrième étage, prétendait-on, n'avait jamais été occupé. Le docteur s'y rendait quelquefois avec son vieux domestique, seul autorisé à y pénétrer. Qu'y avait-il là? On l'ignora longtemps...

Avant de vous révéler le drame, il est bon que je vous

raconte ce que fut pendant vingt-cinq années la vie de Miguel Santozza, le veuf rapidement consolé.

Il confia la maison de la rue Maria-la-Blanca à son vieux serviteur, qui avait la haute main sur le bas personnel, et commença une vie extraordinaire au cours de laquelle il lâcha bride à toutes les passions qui fermentaient en lui.

Joueur, il connut tous les tripots. Coureur d'aventures, il fut le familier des actrices en renom et ne dédaigna pas les obscures danseuses qui semblent ignorer les trésors de leur jeunesse et s'épuisent à mimer en des *jotas* interminables, au son d'une musique que conduit un guitariste fatal.

Miguel Santozza dépensa sans compter. Il fut le maître de l'heure, le séduisant cavalier, pendant une année ou deux, tantôt à Barcelone, tantôt à Grenade, Séville ou Cordoue, sema la folie dans les maisons de fête de Cadix, de Malaga et de Valence, et éclaboussa par son faste la jeunesse élégante de Madrid.

Il mêlait à ses jeux une vanité et un mépris du jugement d'autrui, qui firent toujours l'étonnement de ceux qui l'approchaient. Le matin, il allait donner des aumônes et grossir la prébende des moines dans les églises et les cloîtres des quartiers les plus pauvres de la capitale. A midi, il louait la salle entière d'un cabaret en vogue, et y déjeunait, seul homme, entouré de sept ou huit courtisanes huppées, connues pour leurs aventures et leur impudence. Dans l'après-midi, il occupait la plus belle loge à la Piazza de Toros, comblait les toréadors de bijoux et de présents qui lui valaient l'offrande des bêtes sacrifiées, et le soir, il tenait table ouverte dans une maison de jeu, où, le fait est réel, il perdait des sommes qu'il regagnait le lendemain, suivant ainsi des alternatives de chance et de déveine que jamais joueur ne connut de façon plus régulière.

Très tard dans la nuit, il organisait une petite fête avec des amies choisies dans tous les mondes, et rentrait en galante compagnie dans la belle maison qu'il habita pendant quatre ans, près du *retiro*, sous les grands arbres du

jardin botanique, dans la plus belle promenade de Madrid.

Et d'année en année, son orgueil grandissait. Il savait ce que l'on peut attendre de la platitude et de la servilité des hommes et des femmes, mais il eut le goût d'autres grandeurs. Il souhaita avoir à sa table des ambassadeurs, des ministres, de grands soldats, les maîtres de la musique, des arts plastiques ou des lettres. Il y parvint. Son nom figura dans les gazettes, à côté des plus grands. On le vit aux réceptions officielles. Il eut des adultères célèbres, soutint des procès retentissants, joua à l'amateur d'art et au collectionneur, permit que l'on visitât ses galeries, une fois par semaine. Il apprit l'essentiel, afin de passer pour un fin numismate et exhiber une collection de pièces romaines qu'il avait acquise d'un gentilhomme totalement ruiné. Il sut se composer un masque, agir en seigneur et satisfaire d'un seul coup ses passions et sa nature cruellement exigeante.

Quinze ans de cette vie avaient usé son tempérament et il ne sortait pas indemne de cette bataille singulière. Un matin, il fut frappé de paralysie, et après de longs soins, malgré l'intervention des maîtres de la Faculté, il se réveilla, à quarante-neuf ans, hémiplégique, un côté de la face à jamais immobile, et un bras mort. C'était la paralysie générale qui le guettait, la marche à l'ataxie locomotrice, et la fin irrémédiable de toutes les fantaisies qu'il pouvait souhaiter encore.

C'est alors qu'il revint à Tolède, habiter de nouveau la vieille maison des Santa Fé. Médecin avisé, il connaissait son mal et ne s'était pas abusé sur les premières douleurs fulgurantes et l'incapacité dans laquelle il se trouvait de coordonner ses mouvements. Il assista à sa propre décrépitude. Elle dura huit ans.

Ce que furent ces huit années, son vieux domestique seul le sut. Il l'a raconté devant les juges, car il fut poursuivi comme complice de son terrible maître.

Miguel Santozza se confina dans les appartements du rez-de-chaussée de la maison que vous connaissez. Il se traînait péniblement dans les jardins et y agonisait au so-

leil, silencieux, fermé à toute sensibilité extérieure, et remâchant dans sa cervelle de demi-dément l'excentricité de sa vie, passée à satisfaire sa volonté démoniaque. Il parlait peu, ne voyait jamais personne, sauf un médecin qui, chaque semaine, venait passer une heure avec lui. Car, pour son châtiment, il avait conservé des journées entières de parfaite lucidité, et par une sorte de besoin de décadent, se rendant compte de sa déchéance physique et morale, il appelait son vieux domestique et, la bouche baveuse, se plaisait à lui raconter les histoires de sa vie hors de Tolède, depuis son premier départ. Il ponctuait ses récits de ricanements sinistres, et il semblait avoir perdu le souvenir qu'il y avait au quatrième étage de sa maison un logement interdit à tous.

Les deux dernières années de sa vie, il fut réduit à l'immobilité et ne quitta même plus le lit. Il était devenu d'une maigreur atroce. Ses cheveux rares et blancs encadraient un front d'ivoire, et le visage même avait l'aspect d'une tête de mort qu'un sculpteur maladroit aurait étoffée hâtivement.

Il s'éteignit suffoquant, dans des douleurs atroces que la morphine n'arrivait pas à calmer et une seule fois prononça ces mots : « Les enfants ! »

Cet événement aurait passé inaperçu, à Tolède, où on tenait le docteur Miguel Santozza pour un original sans moralité dont les enfants avaient été élevés à Séville, disait-on, par un parent éloigné, depuis la mort de leur mère.

Il y eut cependant des formalités inévitables. Le vieux domestique fut interrogé en présence de l'alcade de Tolède et d'un notaire qui gérait les intérêts du défunt. Le vieil Espagnol se troubla au point qu'il dut subir un interrogatoire en règle, car on avait remarqué les hésitations de ses réponses.

On insista pour savoir où se trouvaient les deux enfants héritiers directs du docteur. Il essaya d'abord de feindre l'ignorance, alléguant que son maître ne lui en parlait jamais, puis, comme une visite minutieuse de la maison était ordonnée, l'homme, comme halluciné, raconta ce qui suit :

— Je suis un vieillard. Je sortais de prison, lorsque le père de mon maître me prit à son service. J'avais vingt ans. J'en ai bientôt quatre-vingts. Le docteur était un tout petit enfant alors.

Je suis toujours resté fidèle à la famille Santozza. Lorsque le docteur m'appela à Tolède, il venait de s'y installer. Quand il se maria, je le suivis. Madame eut, vous le savez, deux enfants à dix-huit mois d'intervalle. On n'a jamais vu ces enfants. Moi seul les connais. L'heure est venue de tout avouer. Vous savez que mon maître était orgueilleux. Il eût été fier d'avoir de beaux enfants qui l'auraient flatté, mais le ciel ne lui a pas accordé ce bonheur. Les petits qui vinrent au monde, deux garçons...

Le magistrat lui coupa la parole.

— Où sont-ils?

— Là-haut?

— Vous les avez tués?

— Non; non! Seigneur... Ils sont vivants.

— Mais pourquoi ne les a-t-on jamais vus?

— Parce qu'ils sont enfermés depuis vingt-huit ans.

— Pourquoi as-tu gardé le secret, puisque tu savais que ces enfants étaient séquestrés?

— J'avais peur de mon maître et j'avais juré fidélité!

— Les enfants n'ont jamais crié, n'ont jamais appelé?

— Non, jamais!

— Mais pourquoi, c'est impossible!

— Vous allez les voir, seigneur, et vous comprendrez!

Le domestique prit la tête du cortège et montra le chemin à l'alcade, au notaire et aux quelques témoins. Au quatrième étage, il s'arrêta, haletant, devant une lourde porte de bois bardée de fer. Il y eut un grand silence et l'on entendit des coups à la porte et comme des jappements de chiens.

— Ouvrez, ordonna l'alcade!

Le vieillard tourna la clé. La porte livra passage aux assistants qui furent saisis de ce spectacle : la pièce était confortablement meublée, propre, les murs tapissés de riches tentures, et de vastes fenêtres, munies de barreaux de fer, s'ouvraient sur la perspective des jardins. Et au

milieu de la pièce, deux nains, deux nains horribles et contrefaits, hideux à voir, pas plus hauts qu'une chaise, riaient d'un rire simiesque, en poussant des cris d'animaux. Ils paraissaient étrangement surpris de cette visite et ils se jetèrent contre les jambes du domestique. Celui-ci éclata en sanglots, tomba à genoux, et dit aux magistrats, à mots entrecoupés :

— Pardonnez-moi, pardonnez-lui, voilà les enfants de mon maître. Oui, c'est un crime! Il les a séquestrés... Ils ont près de trente ans aujourd'hui... mais, que voulez-vous, mon maître ne voulait pas, ne pouvait pas les tuer... et il en avait honte...

« Alors, que Dieu ait son âme et lui pardonne... Moi, je suis au bord du tombeau. »

Il y eut un silence entre Pedro Gomez et moi. Je devais paraître atterré. Et mon ami conclut :

— Les romanciers se torturent l'imagination pour trouver des histoires tragiques qui sont fort à la mode en France, et, d'ailleurs, un peu partout. Croyez-vous qu'on pourrait inventer un drame pareil?

Je n'eus pas la force de répondre. Un beau couchant descendait sur Tolède. Le Tage avait des reflets roses et dorés, et dans la douceur du soir de printemps, après une journée accablante, venait à nous, dans le vent léger, le bruit de l'angelus que l'on sonnait à San Tomé...

FIN.





TABLE DES MATIERES

	PAGES
Le Bateau sans équipage	5
Curaçao, âme sœur	11
Clopin-la-Piaille	19
Le Récit du Borgne	25
Doudou--Sec	29
Camp Saint-Denis	37
Le Saramacca	41
Une Charité	47
Le Maori	51
Les Hommes perdus	55
Les Cheveux blancs	61
Mange-Mort, le Résigné	67
La Loi de la Forêt	73
Le Faux Monnayeur	77
La Demoiselle de Bornéo	85
Le Pirate découragé	91
L'Amitié du Paria	95
Lorigot le Fou	103
A la Désirade	107
La Bouée de sauvetage	113
La Maison fermée	119

LA TECHNIQUE DU LIVRE
29 bis, rue du Moulin-Vert.
— PARIS —